

BULLETIN

SALÉSIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue du Retrait, 29, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XXI^e ANNÉE — N^o 11 247

Paraît une fois par mois.

NOVEMBRE 1899

NOS MISSIONS DE PATAGONIE

Nouvelles épreuves

Des nouvelles désolantes nous parviennent chaque jour des territoires du Sud de la République Argentine. Après le Rio Negro, dont nous avons déjà parlé, voici que le Rio Chubut apporte lui aussi la ruine et la désolation dans les pays qu'il arrose. Là encore de nouveaux désastres pour les Missions que nous avons sur ses rives. Voici ce qu'écrivait, le 12 août dernier, le journal *La Defensa* de Buenos-Ayres :

« De désastreuses nouvelles nous arrivent du Chubut. Les colonies n'existent plus. Rawson même, la capitale du territoire, n'a pas été respectée par les eaux. En un jour les habitants ont vu s'écrouler toutes leurs espérances et ont dû fuir sur les collines. Il n'y a plus de Rawson, plus de Gaiman, plus rien. La plaine de quarante mille hectares qui formait la vallée du Rio Chubut n'est plus qu'un immense lac aux eaux furieuses. Seul, au milieu, se dresse le bourg de Treleva (Villa Léon), à cause de sa position un peu élevée à une lieue des rives. Le désastre a été si foudroyant que les habitants ont pu à peine avoir la vie sauve, et sont dépourvus de toutes ressources. Le Gouvernement prend les mesures nécessaires pour soutenir tant d'existences, mais qui rendra leurs biens à tous ces pauvres gens? »

L'ANNÉE SAINTE

ET LE PURGATOIRE

LE Jubilé accordé au monde catholique par le Souverain Pontife sera pour les âmes une source précieuse de biens spirituels. Cette source coulera plus ou moins abondante suivant que les fidèles auront gagné leur Jubilé avec ferveur ou par manière d'acquit. Il n'est pas un de nos chers Coopérateurs qui ne souhaite, au cours de l'Année Sainte, faire une ample moisson de mérites. Entre mille secrets pour voir ce souhait se réaliser, nous en voulons indiquer un dont l'efficacité nous est garantie par un dogme aussi certain pour notre foi qu'il est consolant et doux à notre cœur.

Le Jubilé nous vaudra tout un trésor d'Indulgences. Le moyen le plus sûr d'en profiter nous-mêmes consiste à en faire part généreusement au Purgatoire. Envoyer devant nous au ciel, et en grand nombre, des âmes qui nous devront leur délivrance des flammes purifiantes du Purgatoire, c'est pour nous le moyen assuré d'échapper aux ardeurs vengeresses de ces flammes. En vertu de la communion des Saints, notre charité pour le Purgatoire décidera Dieu à nous appliquer dans la plus large mesure les prières que l'on fera pour nous après notre mort.

Cette affectation des trésors spirituels de l'Église militante aux membres de l'Église souffrante peut atteindre presque la proportion d'un miracle. L'histoire de la Visitation nous en fournit un exemple touchant.

Au temps de la Mère de Chantal, il y avait une humble et sainte religieuse, célèbre d'abord à la cour pour sa beauté, et plus tard au cloître par ses prières perpétuelles et ses pénitences. Elle se nommait Marie-Denise de Martignat. Elle eut un jour la révélation que voici :

Charles-Amédée, duc de Nemours, qu'elle avait connu autrefois à la cour de Louvois, s'étant battu en duel avec son beau-frère le duc de Beaufort, fut percé d'un coup d'épée et tué raide: ce qui jeta la Savoie dans la désolation. Or, le matin du jour où avait lieu ce triste duel, et près d'une semaine entière avant qu'on en eût reçu à Annecy la nouvelle, la Mère Martignat vint toute en larmes se jeter aux genoux de la Supérieure en lui disant: « Ma Mère, je viens vous dire que le duc de Nemours s'est battu en duel et a été tué raide; mais ne craignez rien: au moment où l'épée le toucha, dans cet éclair, il a eu le temps d'élever son âme à Dieu et d'obtenir son pardon. Il est en Purgatoire; mais si bas, si bas! Hélas! Qui l'en retirera? »

Et comme la Supérieure hésitait à croire au salut de cette âme: Ah! disait la Sœur de Martignat, il n'a eu qu'un moment pour coopérer à la lumière de Dieu, mais il l'a fait. » Et elle ajoutait: « Je ne suis pas tant émue du lamentable état de souffrance où j'ai vu cette âme, comme je me suis occupée en l'admiration du bienheureux moment de grâce qui a fait son salut. Je vois cet instant bienheureux comme un écoulement de l'infinie bonté, douceur et charité divines. L'action dans laquelle il est mort mériterait l'enfer. Ce n'est pas son attention à Dieu qui a su lui attirer du ciel ce précieux moment de grâce: c'est un effet de la Communion des Saints, *par la participation qu'il a eue aux prières que l'on a faites pour lui*. La toute-puissance divine s'est amoureusement, laissée fléchir par quelque bonne âme, et a fait ce coup au-dessus des lois ordinaires de sa sainte conduite. ».....

Il y aurait assurément présomption

coupable chez qui compterait sur une grâce de cette nature, et s'autoriserait de cette espérance folle pour offenser Dieu à son aise. Ce serait provoquer sa colère au lieu d'escompter sa miséricorde.

Mais ce trait nous dit du moins que le Maître tient compte fidèlement de tout ce que nous faisons pour son amour. Nos charités pour le Purgatoire, c'est au fond de son Cœur qu'il les inscrit; et c'est

dans son Cœur aussi qu'il ira les prendre pour nous les appliquer, en quelque sorte, le jour où, détenus en Purgatoire et ne pouvant rien pour notre délivrance, nous attendrons des suffrages des fidèles le secours qui nous ouvrira le ciel.

Encore une fois, préparons-nous ce secours par un grand zèle à venir en aide aux âmes du Purgatoire.

Echos du voyage de Don Rua

EN ESPAGNE

(Suite (1).)

PEUT-ETRE aurions-nous dû joindre, dans notre titre, aujourd'hui, le Portugal à l'Espagne, mais nos lecteurs savent bien que nous ne faisons qu'un voyage illustré, et comme les Maisons de Portugal ne nous ont envoyé aucune vue, nous avons préféré conserver notre ancien titre, déjà vieux de deux mois.

*
**

Du Portugal, parlons tout de même un peu. Notre vénéré Supérieur y a visité l'Oratoire Saint-Cajétan de Braga, puis à Lisbonne, l'Oratoire Saint-Joseph et le Noviciat salésien de Pinheiro, aux portes de la ville. Par les lettres publiées dans notre *Bulletin* du mois de mai, nos chers Coopérateurs ont pu juger de l'enthousiasme qu'a soulevé partout le passage de Don Rua. Un fait qui n'a pas encore été mentionné et que nous ne voulons pas passer sous

silence, parce qu'il marque une des étapes du développement de nos Œuvres, c'est l'imposition à cette dernière Maison du nom de *Séminaire pour les Missions portugaises*. Le Por-



École salésienne du T.-S. Sacrement. — Carmona.

tugal a encore un empire colonial assez vaste, surtout en Afrique, le Congo sur la côte occidentale, et la Mozambique sur la côte orientale. Le besoin de Missionnaires s'y faisait sentir, et

(1) Voir *Bulletins* de septembre et octobre 1899.

voilà comment Don Rua a annoncé lui-même aux jeunes novices la bonne nouvelle d'un prochain départ de Salésiens pour la Mozambique. Il est inutile de dire avec quelle joie cette nouvelle fut accueillie par tous, et nous espérons avant la fin de cette année pouvoir écrire à nos lecteurs ce premier départ de Missionnaires pour l'Afrique portugaise.

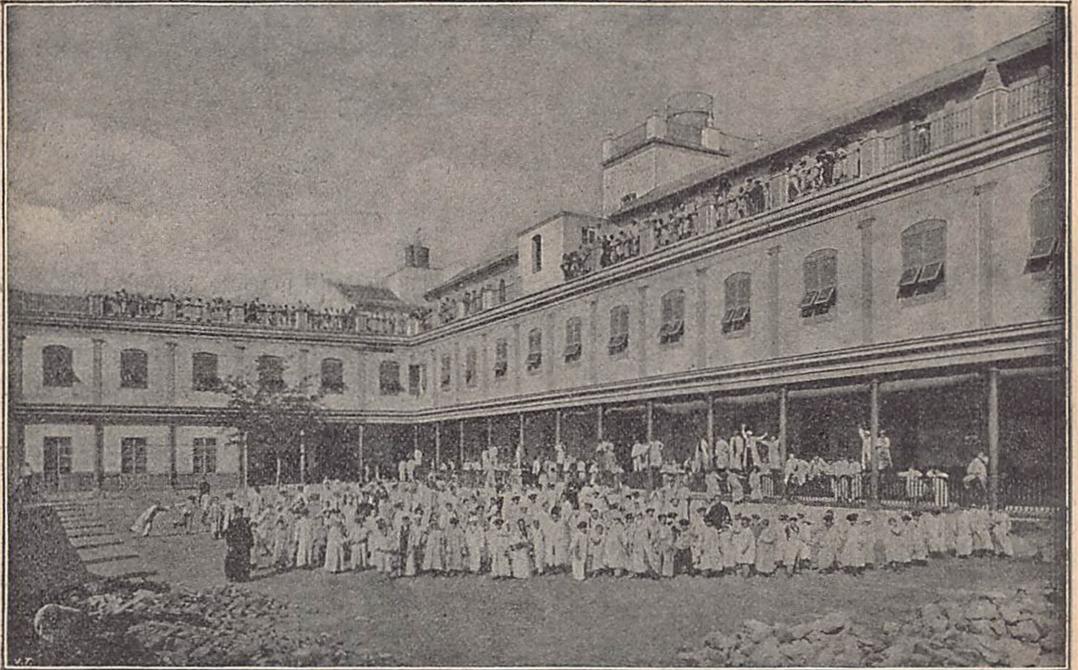
* *

Rentrons en Espagne. La première Maison

tionne un beau Patronage du Dimanche. Œuvre toute jeune: nous n'avons presque rien à en dire, elle n'a pas encore d'histoire. Souhaitons-lui donc simplement une grande prospérité et un heureux développement.

* *

Même province, nous voilà à **Utrera**. Saluons dans cette Maison la première fondation salésienne en Espagne. Depuis longtemps, M. le marquis Diego de Ulloa appelait de tous



Oratoire N.-D. du Mont-Carmel. à Utrera. — Cour intérieure.

sur la route de notre vénéré Supérieur fut celle de *Valverde del Camino*, dans la province de Huelva, où les Filles de Marie Auxiliatrice travaillent, avec tout le dévouement qu'elles savent déployer dans les Œuvres de jeunesse.

* *

De la province de Huelva, nous voici maintenant dans celle de Séville. Notre première visite sera pour **Carmona**. Voici d'abord le groupe de l'École primaire, école dite du Très Saint Sacrement, dont la fondation ne remonte qu'à l'année 1897. A côté de cette école fon-

ses vœux la fondation d'un Oratoire salésien sur la terre d'Espagne. Témoin des merveilles qu'il avait vues en Italie et en France, il voulait aussi pour son pays le bienfait d'une œuvre populaire. C'est au mois de février 1881 que Don Cagliari, maintenant Vicairé apostolique de la Patagonie, abordait en Espagne et venait y jeter les fondements de nos Œuvres. L'*Oratoire de Notre-Dame du Carmel* borna tout d'abord son action aux seules classes primaires externes et au Patronage. Peu après une École d'enseignement secondaire s'ouvrait à côté, école qui ne fit que prospérer, pour arriver bientôt au chiffre de deux cents élèves. Les voilà,

groupé au bas du tableau de Don Bosco, que tous reconnaissent pour leur Père. — Ici c'est une cour intérieure de l'Oratoire. D'autres enfants s'y trouvent réunis en grand nombre, en haut sur les terrasses, en bas, de tous côtés. — Tour-



L'école salésienne d'Ecija.

nons la page, voici le réfectoire, vaste salle où règne l'ordre le plus parfait; — ce n'est pas tout, voici maintenant les dortoirs, avec leurs longues files de lits. — La photographie a voulu profiter de l'abondante lumière qui circule dans les salles pour nous les reproduire et nous donner ainsi une faible idée de l'Oratoire que tous s'accordent à nommer la Maison-modèle de toute la province.

*
* * *

A côté de ces splendeurs, bien timide se présente le petit groupe des enfants d'**Ecija**. Ce n'est qu'une école primaire avec Patronage, et deux années seulement nous séparent de la date de sa fondation. C'est tout dire en un mot. Comme à l'Œuvre de Carmona dont elle fait le pendant, nous souhaitons à la Maison d'Ecija un prompt développement et une heureuse prospérité pour le plus grand bien des âmes des enfants qui leur sont confiés.

*
* *

Après Ecija, **Malaga**. Depuis 1894, nos Confrères y dirigeaient des écoles primaires très florissantes et un Patronage avec classes du soir. En 1897, l'*Oratoire Saint-Barthélémy* ouvrait ses portes à de nombreux internes, étudiants et apprentis, qui attendaient avec impatience ce moment tant désiré. Depuis lors, l'Œuvre prospère. Notre vénéré Père y fut reçu avec joie, au milieu d'un vrai luxe de décorations, bannières, guirlandes, voire même arc de triomphe.

*
* *

Arrêtons-nous là un instant, et finissons ici notre longue promenade de ce mois en Portugal et en Espagne. Quelques autres Maisons dignes

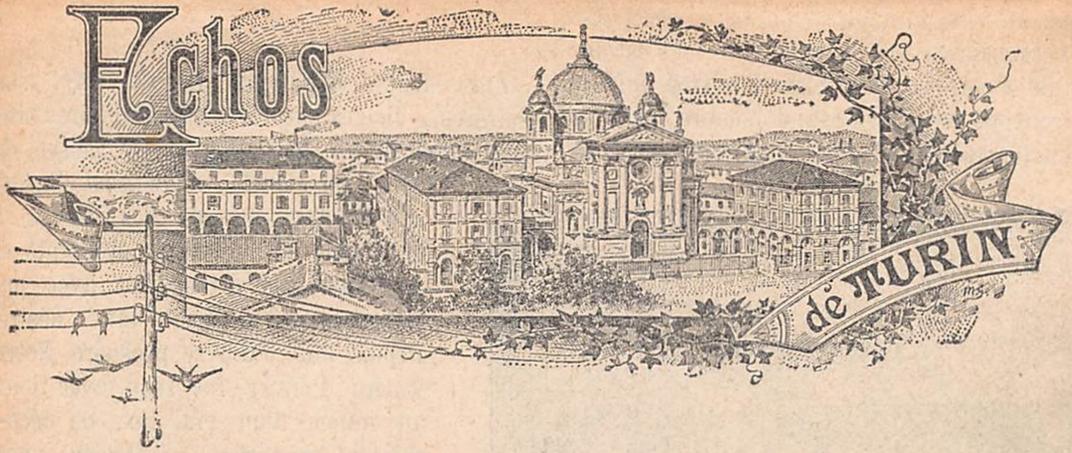
de mention nous retiendront encore la prochaine fois, puis quelques bribes à glaner le long du chemin, et notre voyage se clôturera par des actions de grâces à Dieu, qui a permis ainsi le développement de nos Œuvres.

(A suivre.)



Malaga. — Cour intérieure.





Nos hôtes

Le 21 septembre dernier, notre Maison de Turin-Valsalice, où repose notre bien-aimé Fondateur, recevait la visite de 400 pèlerins se rendant à Rome. C'était le train de Paris. Depuis 1891, les circonstances nous avaient privés du plaisir que nous avons éprouvé de nouveau cette année-ci, en voyant au tombeau de Don Bosco des représentants de la France du travail. Nous les avons possédés bien peu: le temps de prendre à la hâte un repas durant un arrêt assez court. Mais ces instants trop rapides nous ont permis de revivre, avec les chers pèlerins, des moments dont nous n'avions pas perdu le souvenir.

Comme en 1891, M. le chanoine Bonnaire, de Witry-les-Reims, dirigeait le train de Paris. C'est dire l'ordre, la discipline et la tenue parfaite des pèlerins. Par les soins des autorités, nos visiteurs ont été entourés des égards que la très hospitalière cité de Turin sait ménager à ses hôtes.

A Valsalice, la musique de l'Oratoire de Turin salua joyeusement l'arrivée de nos amis de France, et se fit entendre durant le repas qu'ils prirent sous les grands arbres de la cour. Comme en 1891 aussi, dès les premières notes du cantique *O Marie, ô Mère chérie*, la voix des pèlerins, soutenue par les instruments, jeta aux échos de la vallée les strophes

pieuses et le refrain si chrétiennement patriotique de ce chant populaire.

Le Successeur de Don Bosco, notre vénéré Père Don Rua, souhaita la bienvenue à ses hôtes en des termes qui provoquèrent des applaudissements enthousiastes. M. le chanoine Bonnaire et d'autres pèlerins portèrent aussi la parole, et de façon à accroître les joies fortifiantes de la journée.

Arrivés à 11 h. 1½ du matin, nos chers visiteurs reprenaient vers 1 h. 1½ le chemin de la gare, au milieu du respect bienveillant de la population. A 2,25 ils repartaient pour Rome, nous laissant sous le charme édifiant de cette rencontre fraternelle au tombeau de D. Bosco,

L'Œuvre des pèlerinages ouvriers, née de la foi de M. Léon Harmel, le *Bon Père* du Val des Bois, est définitivement fondée. Elle amènera tous les ans, et toujours plus nombreuse, la France du travail aux pieds du Souverain Pontife. Nous nous en réjouissons pour mille raisons très catholiques; mais nous en sommes heureux aussi parce que Turin est, pour une grande partie des pèlerins, sur la route de Rome, et que les fils de Don Bosco sont à Turin.





LES ŒUVRES DE DON BOSCO HORS DE FRANCE

ITALIE

Pose de la première pierre de l'Oratoire salésien d'Ancône.

Voici, d'après la Patrie d'Ancône, le récit de cette fête :

LE 3 août 1899 demeurera à jamais gravé dans la mémoire de tous les habitants d'Ancône qui ont eu le bonheur de prendre part à la cérémonie de la pose de la première pierre de l'Oratoire salésien. Ce fut une véritable fête pour le peuple, qui remplissait non seulement l'enceinte réservée, mais toutes les parties adjacentes.

Tout le monde sait qu'au quartier Saint-Lazare, avec le secours de la Société de Saint-Louis, on doit construire un grand Établissement, qui sera confié aux Fils de Don Bosco. Le dessin, avec celui de l'église publique qui y sera annexée, est vraiment grandiose. Mais, aujourd'hui, il ne s'agit encore de construire qu'une partie de cet édifice, celle qui se compose de deux étages et qui est contiguë à l'église. A mesure que la Providence fournira les fonds nécessaires, le reste s'élèvera. Nous ne pouvons que faire des vœux pour que les offrandes viennent abondantes à cette Œuvre par excellence, qui est appelée à rendre un si grand service à la ville d'Ancône pour l'éducation et l'instruction des enfants du peuple.

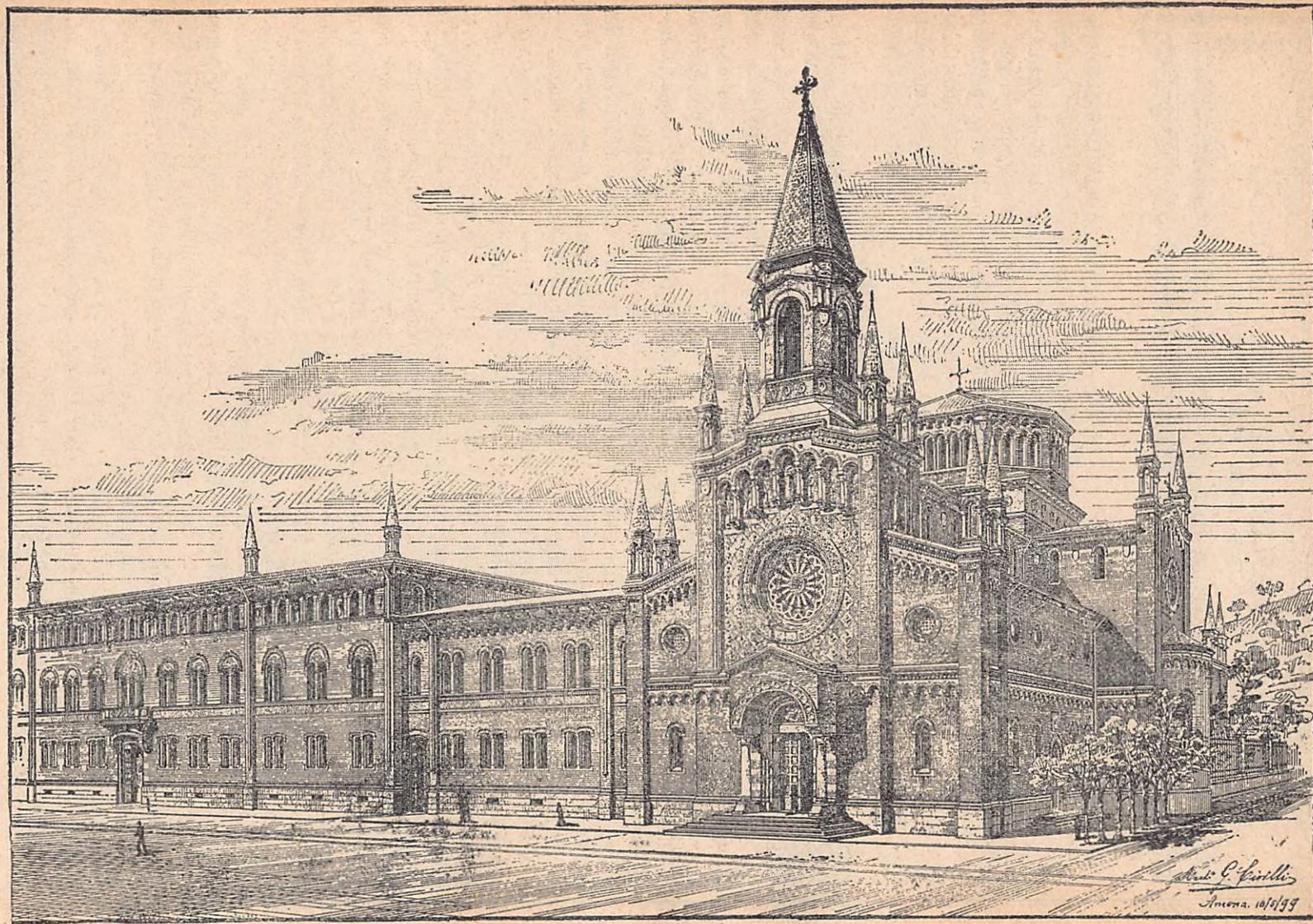
Depuis deux heures de l'après-midi, on remarquait sur le *Corso Alberto* une animation inaccoutumée. L'endroit où doit s'élever l'église était entouré d'une palissade ornée de guirlandes et d'oriflammes. En face des maisonnettes qui se trouvent sur le terrain, était préparée une tribune pour le Chapitre de la Cathédrale, et

un trône pour Son Éminence le Cardinal-évêque. A gauche de la tribune, au fond de l'enceinte, une estrade pour la musique et les chanteurs du Bon Pasteur. Tout autour, des sièges et des bancs, où près de quatre mille personnes avaient pris place lorsque la cérémonie commença. Beaucoup de dames et de messieurs étaient revenus de leurs maisons de campagne pour prendre part à cette fête.

A cinq heures, Son Éminence le Cardinal faisait son entrée, accompagné de son Vicaire général et du Chapitre de la Cathédrale, ainsi que de plusieurs autres personnes. M. le chanoine Ragnini, président de la Commission, et M. le curé de la paroisse se présentèrent aussitôt pour le recevoir, pendant que la musique jouait une marche triomphale.

Son Éminence se revêtait immédiatement des habits pontificaux et prenait place sous le dais. Là, après avoir récité les psaumes indiqués par le rituel, le Cardinal bénissait l'eau destinée à la fonction, et la procession se rendait immédiatement auprès de la magnifique croix élevée au milieu de l'enceinte. Tous se mettent à genoux et récitent les Litanies des Saints, puis Son Éminence bénit la première pierre, qui sera placée à l'endroit où s'élèvera le mur commun à l'église et à l'oratoire. Le Secrétaire de l'évêché lit ensuite le procès-verbal de la cérémonie, que signent Son Éminence et les principaux personnages. Puis on le renferme dans un cylindre de verre que l'on scelle dans la pierre. Les ordres sont alors donnés et la pierre vient se placer d'elle-même au point marqué dans les fondations.

Son Éminence retourna alors à son trône, et Don Laureri, représentant de Don Rua, prit la parole. Il commença d'abord par remercier, au nom de ses Supérieurs, toute l'assistance, de la confiance qu'elle donne aux Salésiens



Museo della "M... della "C... della "A... della "E...

en les chargeant d'élever cette église et cet établissement d'éducation. Cette confiance sera pour tous ses confrères un stimulant de plus pour travailler au profit de la jeunesse pauvre et abandonnée de cette ville. Il se réjouit ensuite de la noble idée d'édifier une Maison d'éducation, car toute Maison d'éducation qui se fonde est une prison qui se ferme.

Après ce discours, Son Éminence fit le tour de l'enceinte en bénissant les fondements de l'église, pendant que le chœur chantait le *Veni Creator*. La cérémonie se termina par la bénédiction pontificale.

Les notes joyeuses de la musique se font de nouveau entendre; la foule rompt le cordon et se précipite autour de son Pasteur bien-aimé.

La cérémonie a parfaitement réussi, à la

grande consolation de tous. Un ordre parfait régna tout le temps des fonctions, grâce aux sages dispositions de la Commission, dont les membres furent infatigables.

La foule s'éloigne lentement et comme à contre-cœur; au dehors un peuple encore plus nombreux est rassemblé et l'animation est très grande.

Nous avons entendu beaucoup d'habitants du quartier Saint-Lazare se réjouir de la bonne fortune qui leur arrivait, et faisant des vœux pour la prompte inauguration de l'édifice. Nous nous unissons donc à eux, en souhaitant, grâce à l'Œuvre salésienne, de meilleurs temps pour notre peuple, et pour la ville d'Ancône.

(*La Patrie* d'Ancône, 4 août 1899.)



APRÈS le télégramme et les premières nouvelles données par les journaux, au sujet des inondations de la Patagonie septentrionale, voici que nous arrivent maintenant des nouvelles directes de nos Missionnaires. Mgr Cagliero se trouvant alors à Buenos-Ayres, c'est Don Bernard Vachina, présent à Viedma lors du désastre, qui nous écrit sous le coup de l'impression produite par ce cruel évènement.

Patagones, 23 juillet 1899.

BIEN-AIMÉ PÈRE DON RUA,

UE vous écris le cœur oppressé et les larmes aux yeux. Nos Missions ne sont plus! Une épouvantable inondation du Rio Negro a réduit en ruines les villes de Roca, Conesa,

Pringles et Viedna, où se groupait toute la population de la Patagonie septentrionale, et où nous possédions des Maisons et des intérêts de plus d'un million de francs.

Cher Père, je ne pleure pas sur la perte de ce million, mais je souffre à la pensée de tant de pauvres âmes et de toute cette jeunesse, sans asile, abandonnée et exposée à tous les dangers des mauvaises mœurs et de l'impiété.

Nous avons vu tous nos enfants et les malades de notre hôpital, emportés l'un après l'autre loin de nous, dans des barques accourues à notre secours.

Oh! combien nous avons souffert. Les fillettes de la Maison des Sœurs formaient une interminable procession de pleurs et de gémissements.

Inutile de rester pour essayer de conjurer le péril. L'eau envahit tout, et nous devons abandonner notre Maison avec tout ce qu'elle renferme.

Nous sommes maintenant à Patagones, de l'autre côté du fleuve, sur une colline d'où nous voyons parfaitement l'étendue de nos malheurs.

De temps à autre, nous entendons d'affreux craquements : ce sont des maisons qui s'éroulent. Les gens, qui comme nous, se sont enfuis, se regardent désolés, et l'on n'entend que cris désespérés et sanglots de douleur.

Certains ont vu disparaître en une minute tout le fruit de leurs sueurs et de leurs peines. Leur douleur fait peine à voir, il avaient tout sacrifié pour acquérir cette fortune... ils n'avaient oublié qu'une chose, c'était de sanctifier le jour du Seigneur.

A notre peine, vient s'ajouter l'incertitude sur le sort de nos Confrères de Roca, de Conesa et de Pringles, dont nous ne savons que ce que raconte la voix publique.

A Roca, après avoir lutté contre le fléau, tout le monde a dû fuir, mais soixante personnes se trouvent encore au milieu des eaux, sur deux wagons de chemin de fer.

De Conesa et de Pringles, on nous dit que tous ont pu se sauver sur les collines. Est-ce sûr? Et quand même cela serait, comment pourront-ils tenir sans abri et sans vivres, devant la rigueur du climat? Nous ne faisons que pleurer et prier, et c'est un spectacle vraiment émouvant que de voir toutes les pauvres orphelines prier en pleurant, les mains jointes sous leurs genoux.

Aussitôt que cela me sera possible, je vous enverrai d'autres nouvelles plus complètes.

En attendant, priez pour nous, vénéré Père, et demandez à Dieu et à Notre-Dame Auxiliatrice qu'ils daignent venir à notre secours dans un si grand malheur.

Votre fils tout dévoué
BERNARD VACCHINA, prêtre.

TERRE DE FEU

Nouvelles de Mgr Fagnano
Préfet apostolique de la Patagonie méridionale.

CONTRAIREMENT au bruit, qui avait couru en juin dernier, de l'assassinat de Mgr Fagnano par les Indiens, nous sommes heureux de pouvoir donner de très bonnes nouvelles de notre cher Confrère. Notre vénéré Supérieur a reçu dernièrement une lettre dans laquelle Mgr Fa-

gnano lui disait que du 11 avril au 30 mai il était à la Mission de la Chandeleur, et qu'il avait fait une excursion dans les forêts voisines pour persuader à certaines tribus de venir à la Mission et les empêcher de nuire aux bourgades chrétiennes. C'est cette excursion qui a donné lieu à la fausse nouvelle transmise par les journaux argentins. Le commissaire de police et les employés de M. Menendez, qui vont toujours en troupe et sérieusement armés au milieu des Indiens, et malgré cela sont souvent attaqués par eux, n'avaient



Indiens Gnás de la Terre de Feu,

pas vu sans effroi Mgr Fagnano partir accompagné seulement d'un confrère et de huit Indiens de la Mission. Au bout de cinq jours, ne voyant pas revenir la petite troupe, ils répandirent le bruit que les Indiens les avaient massacrés. Au contraire, l'expédition à parfaitement réussi.

Après ces nouvelles personnelles, Monseigneur arrive aux progrès de la Mission et aux espérances fondées d'un sérieux développement.

Le Gouvernement argentin lui a donné, outre l'argent nécessaire pour commencer une église et une maison à Gallegos, un subside pour la Chandeleur. Cette station surtout a besoin d'un secours particulier, parce que c'est maintenant une belle bourgade de deux cents Indiens fixés à demeure, divisés par familles et ayant besoin de tout.

Pour eux, en 1898, on a fait la dépense de 65.000 kilos de viande, 20.000 kilos de pain, 2.500 de riz, 7.500 de pommes de terre, etc. En outre des Indiens fixes, il y a encore les nomades, qui viennent assez souvent à la Mission, y restent huit ou dix jours, et s'en retournent ensuite, n'étant pas encore habi-

tués à la vie civilisée, ou bien parce que nous ne pouvons pas pour le moment leur bâtir une maisonnette et leur assurer des vivres en suffisance, ce qui est la première condition pour les gagner. Peut-être que cette année quelques-uns pourront être employés dans les factoreries voisines, et seront alors à portée du Missionnaire, qui sera ainsi en état de les suivre de près et de les faire persévérer dans la religion chrétienne et dans l'amour du travail.

La santé de ces Indiens, écrit encore Monseigneur, est excellente: cette année il n'est mort qu'une femme. Elle a reçu avant de mourir tous les Sacrements de l'Église et a été la première à être accompagnée religieusement au cimetière par tous les Indiens. Les garçons sont occupés toute la journée, ou à garder les bestiaux, ou à ramasser du bois de chauffage, ou au transport de petits objets; ils sont ainsi toujours à l'air libre, sauf le temps des classes. Les petites filles travaillent à la cuisine, et s'adonnent particulièrement à tous les soins du ménage. Il y a grand besoin de terminer l'église, de faire un ouvroir pour les femmes afin qu'elles puissent apprendre à filer et à travailler la laine, en même temps qu'elles étudient le catéchisme, en passant chaque jour quelques heures avec les Sœurs. Un grand pas est fait pour la Chandeleur, toutes les dettes sont payées et

donnant des nouvelles consolantes de ses différentes stations. Nous en remercions de tout cœur le Seigneur et Notre-Dame Auxiliatrice, et nous faisons des vœux pour que les prières de nos lecteurs ne manquent pas aux chers Missionnaires des pauvres Onas de la Terre de Feu.

PATAGONIE SEPTENTRIONALE

Missions des Andes et des Pampas

(Notes de D. Dominique Milanese).

Junin de los Andes, 30 janvier 1899.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

L y a déjà deux ans que je ne vous ai écrit, aussi pour ne pas vous priver plus longtemps, ainsi que les lecteurs du *Bulletin*, de nouvelles concernant les Missions de Junin, je vous envoie ces quelques notes regardant mes pauvres œuvres d'évangélisation.

Une nouvelle Maison à Junin. — Actions de grâces.

Le *Bulletin salésien* a déjà annoncé autrefois la construction et l'ouverture d'une modeste Maison et d'une école à *Junin de los Andes*, village situé au pied des Cordillères, à la limite des territoires du Chili et de l'Argentine. Aujourd'hui il peut enregistrer la construction d'une nouvelle Maison actuellement terminée, destinée aux Sœurs de Marie Auxiliatrice.

L'édification de ces deux Maisons nous a coûté tant des fatigues et de sueurs, qu'il est plus facile de se les imaginer que de les raconter. Les distances incommensurables, les moyens de transport consistant uniquement dans les bêtes de somme, les chemins presque impraticables, la grande pauvreté de ces lieux et les malheurs des temps, c'est-à-dire les craintes sans cesse renouvelées de guerre, sont autant de motifs qui indi-

quent éloquentement les fatigues supportées et les difficultés surmontées. Cependant il fallait tout vaincre pour assurer le fruit de la Mission. Ainsi, les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice étant définitivement installés, les filles, les garçons et la plus grande



Indiens Onas de la Terre de Feu.

On pourra commencer l'année 1900 avec l'espoir de se suffire, comme à l'île Dawson, où la Mission Saint-Raphaël retire quelques profits de ses laines et de ses peaux, ainsi que des travaux de ses menuisiers.

Monseigneur continue sa relation en nous

partie des indigènes puisent à la même source les eaux salutaires de la grâce avec l'instruction religieuse, et deviennent de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens.

Tout le mérite du peu de bien que nous faisons revient aux personnes qui nous ont aidés de leurs aumônes avec une libéralité toute chrétienne. Je remercie avec une profonde reconnaissance tous nos chers Coopérateurs et Coopératrices, ainsi que les milliers de bons chrétiens qui ont répondu à notre appel et nous ont donné leur obole dans les villes et dans les pays où se sont tenues des conférences dans ce but.

Vie du Missionnaire.

Armé de la croix, et seul pour conquérir des âmes à Dieu, le Missionnaire ne craint ni le froid, ni le chaleur, ni la pluie, ni le vent, ni la neige, ni la tempête. Il ne recule pas à la vue de hautes montagnes, les rochers à pic ne l'intimident pas plus que les précipices, ou les forêts sans issue, ou les torrents aux flots écumeux : sans crainte il poursuit sa mission. Souvent il n'a pour lit que la terre nue, ou quelquefois le blanc manteau d'une épaisse couche de neige; et, quand la fortune lui sourit, il est heureux de trouver pour s'abriter, ici une hutte de branchages, là une tente de peau de bêtes; parfois il s'offre le creux d'un rocher qui lui donne gratuitement l'hospitalité. Mais pourquoi vous raconter ces choses, bien-aimé Père? Uniquement parce que c'est ma vie et que j'en ai fait souvent l'expérience.

De même, souvent, après avoir parcouru à cheval près de soixante-dix milles, à travers la Pampa, le pauvre Missionnaire arrive la nuit, éreinté et à jeun, à une pauvre cabane; là, il s'assied sur un tronc d'arbre ou sur la tête de quelque animal mort, et se met à enseigner la doctrine chrétienne à un petit groupe de fidèles ou à une troupe d'Indiens. Pendant ce temps, la maîtresse de maison enfila à la broche un gros morceau de viande et le fait rôtir au feu, dont la flamme est souvent l'unique lumière de cet intérieur. La viande cuite, on plante la broche dans le sol, et chacun s'avance, armé de son couteau, se taille un morceau de cette viande et le mange du meilleur appétit. Dans de telles circonstances, on ne fait jamais usage de vin, mais on est très heureux quand on peut trouver un peu d'eau douce non corrompue. Après le repas, la prière en commun, et, quand les circonstances le permettent, la récitation du chapelet, puis une courte exhortation et chacun s'en va dormir. Vous savez déjà que notre lit n'est pas à ressorts, ni fait de plumes, il consiste seulement dans quelques peaux étendues sur le sol, sous un toit de branches ou à ciel ouvert. Cependant on y dort parfaitement, parce que la conscience nous dit que nous avons passé le jour dans de saintes occupations. Quand la trop grande fatigue nous en

lève le sommeil, le ciel brillant tout parsemé d'étoiles nous ravit dans de douces méditations, pendant que nos lèvres murmurent les paroles du psalmiste: *Cæli enarrant gloriam Dei*. Le lendemain, on se lève de bonne heure, et après la récitation du chapelet et la célébration de la sainte messe quand on le peut, on part pour d'autres lieux, à moins que l'on ne s'arrête là deux, trois, ou même quelquefois neuf jours. Dans ce cas, on envoie immédiatement prévenir tous les habitants des villages voisins de l'arrivée du Missionnaire, en les invitant à venir prendre part aux fonctions religieuses. Il serait bon de noter, en passant, qu'ici, les mots *proche* ou *éloigné* n'ont pas toujours le même sens qu'en Europe. Ainsi, par exemple, si on demande à un Patagon où est tel endroit, il vous répondra avec indifférence qu'il est *tout proche* ou *peu éloigné*, quoiqu'il sache fort bien qu'il est à dix, vingt ou trente milles, de sorte que pour arriver à des pays dits *proches*, on doit mettre souvent un jour, quelquefois deux.

La Mission ne produit pas toujours les mêmes fruits, parce que son succès dépend de mille circonstances de lieu, de personnes, de bonne volonté et d'autres causes encore. Dans les endroits où se trouvent des chrétiens plus instruits et moins exposés aux embûches des méchants, il est naturel que les travaux et le zèle du missionnaire donnent des résultats plus abondants. De même on recueille plus de fruits au milieu des tribus isolées des indigènes, que dans les centres où se trouvent réunis indigènes et civilisés. La raison en est évidente et naturelle. Les indigènes séparés et seuls ont l'habitude, dans leur simplicité, de suivre les principes de la loi naturelle, tandis que ceux qui ont eu occasion de traiter avec les peuples civilisés, se rendent avec plus de difficultés aux exhortations du Missionnaire, parce qu'ils n'ont fait qu'y gagner plus de malice par les exemples qu'ils ont reçus.

Nos pratiques de piété pendant la Mission? Voici. Les plus fervents viennent munis de tout le nécessaire pour manger et reposer. Dans ce cas, on improvise un vrai village, d'où l'on bannit le blasphème et les murmures. On y prie, on y médite, on y fait la lecture spirituelle, on y chante des cantiques, comme dans une maison religieuse. Les confessions s'y font sans interruption et, dans les centres un peu plus peuplés, on y compte chaque jour jusqu'à quarante, soixante ou même cent communions. On y confère aussi le saint baptême à un grand nombre d'enfants, pendant que beaucoup d'autres reçoivent la confirmation. Quelques couples aussi font bénir leur mariage. Ensuite, quand la piété de tous est satisfaite, ils retournent chez eux pour permettre à ceux qui étaient restés au logis de venir prendre leur place. Le dernier jour de la Mission, après la distribution des souvenirs, on bénit solennellement le peuple et l'on part

donner la Mission dans un autre endroit. D'ordinaire, ces braves gens, reconnaissants des bienfaits qu'ils ont reçus et des soins que leur a donnés le Missionnaire, le pourvoient de victuailles et l'accompagnaient assez loin sur la route; puis, le moment douloureux de la séparation arrivé, ils lui souhaitent un bon voyage et un prompt retour. Telle est la vie du Missionnaire de Don Bosco dans les Pampas de la Patagonie.

Les baptêmes d'enfants et d'adultes.

Ici je devrais mettre un point, mais je veux dire encore un mot des baptêmes. Quelqu'un pourrait peut-être douter qu'il soit convenable de baptiser les enfants indigènes, dans la crainte qu'en grandissant au milieu des infidèles, ils ne soient exposés à perdre le fruit du sacrement. Or si, dans cette crainte, on ne devait pas baptiser les enfants indiens, de même dans nos pays on ne devrait pas baptiser les petits enfants, parce qu'on peut très bien prévoir qu'un grand nombre d'entre eux, devenus grands, n'observeront plus les promesses faites par leurs parrains. Malgré cela, l'Eglise veut qu'on les baptise; je ne vois donc pas pourquoi ou ne pourrait pas faire de même pour les enfants indiens. Quant aux dangers, je ne saurais dire où ils sont plus grands, au sein de notre civilisation corrompue, ou au milieu des tribus indigènes, qui, déjà plus ou moins soumises au Missionnaire, reconnaissent dans le baptême un sacrement qui les fait chrétiens et leur ouvre les portes du ciel.

Avant de baptiser les Patagons adultes, nous prenons d'abord soin de les instruire des vérités principales de la foi, celles qui sont nécessaires pour le salut, et quand on peut le faire commodément, on leur enseigne aussi toutes les autres vérités. C'est ainsi que l'on a agi dans les différents centres importants de la Patagonie, principalement à Patagones, Viedma, Conesa, Chichinal, etc. Cette règle de conduite avait déjà été suivie par les Jésuites au siècle passé en Araucanie et en quelques endroits de la Patagonie qu'ils avaient visités. Elle a été suivie encore par Mgr Espinosa et Don Costamagna (maintenant Monseigneur) en 1878, et plus tard par Mgr Cagliero dans ses excursions sur les rives du Rio Negro et du Neuquen et dans les Cordillères des Andes. Cette manière de procéder a été suggérée par l'expérience, et c'est la seule que l'on puisse suivre, tant que l'on n'aura pas un plus grand nombre de Missionnaires pour établir des postes permanents. Il est vrai qu'en agissant ainsi, il peut arriver quelquefois que l'un ou l'autre se fasse baptiser, et cela survient surtout, lorsqu'un peu civilisés ils s'établissent dans les villes où les curés, ne connaissant pas leur langage, peuvent être trompés. Mais jusqu'à mainte-

nant cela n'est arrivé ni à moi, ni à aucun de mes confrères.

Veillez, bien-aimé Père, prier et faire prier pour nous, afin que nous puissions toujours faire du bien.

DOMINIQUE MILANESIO,
prêtre salésien.



COLOMBIE



La grande entreprise des Lazarets

(Lettre de D. Evasio Rabagliati.)

Pamplona (Dép. de Santander), 21 avril 1899

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,



Avant de quitter Turin, au mois de décembre dernier, je vous avais promis de vous tenir au courant des progrès que je ferais dans mon entreprise des Lazarets pour les pauvres lépreux colombiens. Je viens donc tenir ma promesse.

Je vous écris de Pamplona, où je suis en ce moment l'hôte de Mgr l'évêque, un très bon ami des Salésiens. Je me suis fait accompagner dans ce voyage d'un de nos jeunes élèves, qui est de cette région et qui m'a demandé à venir avec moi. Quinze jours à dos de mulet, et nous voilà heureusement arrivés à Pamplona, mais non pour y rester. Je dois me mettre probablement à la tête d'une Commission de messieurs de cette ville, pour explorer les Cordillères orientales, et chercher un terrain suffisamment vaste, abondamment pourvu d'eau et d'ombrage, afin d'y construire un nouveau lazaret pour au moins deux mille lépreux.

Le conseil du docteur Hansen de Norvège, de faire les Lazarets dans le voisinage des villes où le mal est le plus répandu, a été bien accepté ici, non seulement par les gens bien portants, mais aussi par les malades. Je travaille donc dans ce sens avec l'approbation générale, et tel est le but de mon voyage dans ce département, le plus atteint par le fléau.

En passant à Bucaramanga, chef-lieu du département de Santander, j'ai présenté au gouverneur les lettres par lesquelles le Président de la République recommandait l'œuvre des lazarets. Le résultat de cette recom-

mandation fut la résolution prise aussitôt par le gouverneur de commencer cette entreprise, en créant, dans différentes régions, trois lazarets susceptibles de recevoir chacun deux mille malades. Cela ne portera pas un grand remède au mal, puisqu'il restera encore bien des milliers de lépreux errants de-ci de-là; mais toutefois l'entreprise commence bien, et j'espère que peu à peu l'on atteindra le but, encore bien éloigné, qui est de donner asile à plus de trente mille personnes, actuellement dispersées sur un immense territoire sans moyens de communication.

Aujourd'hui, tout le monde est convaincu que l'œuvre arrivera à bonne fin. Maintenant que l'on a abandonné la première idée de l'île de Coiba, nous n'aurons plus de grands obstacles à surmonter. Surtout nous n'aurons pas à vaincre la résistance des malades, qui ne pouvaient à aucun prix se résigner à aller si loin. Nous n'aurons pas, non plus, la résistance de leurs parents, qui trouvaient cruel de se séparer d'eux, sans aucune espérance de les revoir ici-bas. Nous avons donc éliminé ainsi la question des grandes dépenses requises par l'ancien projet. Plus de bateaux nécessaires sur chaque mer, l'Atlantique et le Pacifique, pour parvenir à une île aussi éloignée de Panama. Tout le monde est convaincu maintenant de la réussite du nouveau projet.

Et en voici une preuve certaine. Des quatre cent mille *pesos* offerts par souscription, il y a cinq ans, lorsqu'on voulait commencer, cent mille avaient été recueillis aussitôt et placés dans différentes banques. L'entreprise ensuite sembla dormir, et l'on crut qu'elle serait paralysée, sinon morte pour toujours. Ces temps derniers, pour répondre aux critiques malveillantes de quelques journaux, le Trésorier général de la *Société du grand Lazaret* fit annoncer publiquement que quiconque n'avait pas confiance dans la réussite pouvait venir retirer son argent avec les intérêts échus: or, personne ne s'est présenté. Ce qui indique suffisamment la confiance et l'estime que l'on a pour les membres de la Société qui, après quatre années d'inactivité involontaire, peuvent garder entre leurs mains le capital entier. Cela signifie encore que tout le monde regarde cette œuvre comme absolument nécessaire.

Pendant mon absence de l'an dernier, un fabricant de nouvelles sensationnelles imagina d'en lancer une qui fit le tour de la République. Il publia dans un journal de Cutcuta que je m'étais enfui avec tous les fonds de la Société. Mais ce mensonge coûta cher à l'auteur; il fut accablé d'une grêle de protestations qui faillirent le faire devenir fou et le laissèrent écrasé sous le poids du ridicule. L'effet cherché ne fut pas obtenu, et le capital versé est toujours là. C'est donc encore une preuve de plus de la conviction générale.

Mais ce qui contribue surtout à encourager

le public dans cette voie, c'est la terrible réalité qu'il a sous les yeux; le mal fait des progrès continuels, cela crève les yeux. Ce ne sont pas seulement les pauvres qui sont atteints, la lèpre s'attaque encore aux riches, et même maintenant aux prêtres et aux Sœurs de Charité. On ne peut plus compter les lépreux riches de ce département; il y en a déjà aussi à Bogota. Je connais quelques prêtres atteints du mal: l'un d'eux est déjà à Agua de Dios depuis quelques semaines; d'autres restent isolés dans leurs maisons. Une Sœur de Charité française, qui se trouve depuis longtemps en Colombie, vient de contracter cette maladie sans être jamais entrée dans un lazaret. Le mal lui est venu par le contact des malades qu'elle soignait à l'hôpital de Bucaramanga. Je l'ai vue arriver à Bogota au moment de mon départ; ses supérieures l'envoyaient à Agua de Dios.

Avant-hier, à mon passage à Bucaramanga, j'ai eu une conférence avec un des médecins les plus au courant de la maladie. Ce docteur a pris part au Congrès de Berlin, en 1897, et son rapport fut hautement loué par tous ceux qui s'occupent spécialement de la lèpre. Depuis il s'est mis avec succès à l'étude du bacille. En moins d'un an, voici les découvertes qu'il a faites: sur le nombre de personnes qui se sont présentées à lui pour recevoir ses soins, il en a trouvé cent soixante, parfaitement saines, qui avaient le bacille de la lèpre: « Ce qui signifie, me disait-il, que nous avons, à Bucaramanga, cent soixante lépreux, qui ne savent pas l'être, mais qui le seront certainement demain, ou dans un mois, ou dans un an, aussitôt que se présentera une cause qui développera le mal encore latent. Combien d'autres qui doivent se trouver dans les mêmes conditions! Je suis effrayé de ma découverte, ajoutait-il, et je suis convaincu que, dans quelques années, si l'on n'apporte pas un prompt remède à la contagion, le plus grand nombre des Colombiens sera atteint de la lèpre, parce que le mal croît dans des proportions inquiétantes. »

Les plus convaincus de la gravité du mal sont donc les médecins, aussi ne s'opposent-ils nullement à l'isolement des malades dans les lazarets, mais bien au contraire le voient-ils d'un œil favorable et l'encouragent-ils de toutes leurs forces. Tous les Colombiens le sont aussi, les uns plus, les autres moins; nous sommes donc sûrs de les avoir tous pour nous, quand il s'agira de recourir à leur bourse pour activer l'entreprise, qui ne fait que commencer.

Voici encore une autre nouvelle intéressante au sujet des lépreux des lazarets. Le Gouvernement de Colombie, sur ma proposition de faire venir le célèbre docteur Hansen de Norvège, a écrit, dans les premiers jours d'avril, au Gouvernement norvégien, en le priant instamment de lui prêter pour quelques mois ce fameux *léprologue*. Acceptera-t-

il? Je crois que oui, car il me le promit à Bergen, au moment de mon départ, pourvu que le Gouvernement colombien le demandât directement à son Gouvernement. La première condition est donc remplie, nous attendons la réponse. Pour ma part, je suis convaincu du succès. Homme de cœur, d'une science profonde et d'une grande expérience, le docteur Hansen, en outre de son désir de faire du bien à l'humanité souffrante, trouvera là en même temps l'occasion d'étudier un phénomène: un si grand nombre de lépreux chez une nation si petite. Quoiqu'il n'ait plus aucune espérance de guérir la lèpre, cependant sa venue en Colombie sera d'un grand profit pour le pays. Il contribuera à convaincre tout le monde de la nécessité de ces lazarets et nous donnera les règles d'après lesquelles ils doivent être construits, organisés et installés, pour offrir les avantages que sa méthode a apportés à sa patrie. De mon côté, j'ai écrit à Mgr Fallize, vicaire apostolique de la Norvège, en le priant de vouloir bien employer toute son influence auprès de son Gouvernement, pour le faire accéder à la demande du Gouvernement colombien. En même temps, j'écrivais au docteur Hansen lui-même, en le suppliant de vouloir bien surmonter les difficultés qui pourraient le retenir, et de venir sans retard, pour accomplir sa promesse, et faire œuvre de pitié envers la pauvre Colombie. Bientôt nous saurons la suite donnée à nos demandes.

Mais, gouvernements et particuliers, nous travaillerions en vain, si le Seigneur ne bénissait notre entreprise, qui est trop grande pour qu'elle puisse réussir sans son puissant secours. Ici, dans nos Maisons, on prie chaque jour, en public et en particulier, pour que, après avoir vaincu les difficultés qui se présenteront, on puisse faire quelque chose en faveur de tous ces pauvres lépreux. Mais nous sommes trop peu nombreux et pas assez fervents. J'ai donc recours à vous, bien-aimé Père, pour que vous vouliez bien nous prêter l'aide de vos prières, et que vous demandiez celles de tous vos enfants, Salésiens, Sœurs de Marie Auxiliatrice, Coopérateurs et Coopératrices, ainsi que des élèves de toutes nos Maisons. Obtenez-nous la grâce de réussir, afin que tout se fasse pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Bénissez, très révérend Père, tous vos Fils de la Colombie, et particulièrement le pauvre voyageur qui est et sera toujours
Votre tout dévoué et très obéissant fils en N.-S.

EVASIO RABAGLIATI, prêtre.

Contratacion (Dép. de Santander), 18 mai 1899.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

DANS ma dernière lettre, je vous ai raconté mon arrivée à Pamplona. Le soir même de mon arrivée, il y eut, au palais épiscopal, la réunion de cinq médecins et des principaux personnages de la ville. Nous nous mîmes vite d'accord: les régions de l'est, à vingt lieues de Pamplona, sur la route conduisant aux plaines de Casanare, sont celle qui offrent le plus d'avantages pour la construction d'un vaste lazaret. Un jeune médecin s'offrit à m'accompagner, un autre fut chargé du rôle d'ingénieur, et trois autres, à qui ces régions sont familières, voulurent spontanément venir avec nous *gratis et amore Dei*. L'évêque nous adjoignit un prêtre, choisi parmi les curés des pays voisins du point que nous devions visiter, pour le cas où nous aurions besoin de lui dans un voyage aussi dangereux à travers des montagnes, des forêts vierges et des fleuves profonds. Nous nous procurâmes les choses les plus nécessaires pour dormir et pour manger pendant douze ou quinze jours, et nous partîmes. Notre troupe était composée de quinze personnes en tout: sept formaient la *commission officielle*, comme on l'appelle; les huit autres étaient des domestiques, d'abord des muletiers conduisant les bêtes de somme chargées des vivres et de tout le bagage, puis un cuisinier et deux hommes armés de faux, ou plutôt d'une serpe pour couper les branches qui nous auraient empêchés de passer et ainsi nous rendre le chemin plus facile. Nous avions aussi un homme choisi, ami de certaines tribus sauvages qui se trouvent dans le voisinage des parages que nous allions explorer. Plusieurs de mes compagnons avaient avec eux des fusils *remington*, et tous un revolver, pour le cas où nous aurions fait la rencontre d'un tigre ou d'un lion, ou de quelques reptiles venimeux, qui ne manquent pas dans les forêts des pays chauds. Quant à moi, je n'avais que mon crucifix, la médaille de N.-D. Auxiliatrice et mon scapulaire; les autres armes m'auraient été complètement inutiles, car de ma vie je n'ai tiré un coup de fusil.

Une nouvelle pénible. — Nécessité et contagion. — Sur les bords du Margua. — Pont aérien. — Passage effrayant. — Félicitations réciproques.

A la fin du premier jour, j'eus une pénible nouvelle à apprendre. C'est le prêtre qui nous accompagnait qui me la donna: « Père, me dit-il, si le lazaret qu'il s'agit de construire dans la province de Pampelune et de Cucuta ne doit contenir que deux ou trois mille malades, j'en ai assez pour le remplir. Voici *Labateca*, ma paroisse, et il me montrait un gros pays sur le sommet d'une colline. Elle compte

cinq mille âmes environ, je suis sûr que quinze cents ont déjà la lèpre bien déclarée, sans parler de beaucoup d'autres qui portent déjà sur le front les stigmates de la maladie, ou parce qu'ils sont enfants de lépreux, ou parce qu'ils sont en continuel contact avec les personnes atteintes. J'ai dans ma paroisse des familles de douze personnes entièrement contaminées; dans la campagne, tous les travailleurs sont lépreux. La majeure partie des fruits, des fromages et autres produits qui se trouvent sur les marchés de Pampelune, de Bucaramanga et de Cucuta, sont recueillis ou fabriqués par les mains des lépreux, et c'est de ce commerce que vit tout ce peuple. » Ensuite c'était un médecin qui m'affirmait qu'à Saint-André, dans la province de Garcia Rovira, sur vingt mille personnes que compte cette ville, il n'y avait pas moins de huit mille lépreux. Cela commence bien! me disais-je plein de stupeur, en entendant de telles choses. Et cependant il est tout naturel que tout aille ainsi, car comment pourraient vivre ces milliers de malades qui ne sont pas enfermés dans les lazarets? En travaillant. Mais leurs produits ne sont pas achetés par les gens du pays qui les connaissent; alors l'unique ressource est de les faire porter sur les marchés, et la contagion et l'empoisonnement ont lieu sans que presque personne s'en aperçoive. Ainsi s'explique facilement le développement de la lèpre dans ces contrées. Combien de causes terribles, et pendant ce temps tous dorment ou feignent de dormir, pour ne pas voir le danger! Il en sera ainsi tant que les autorités ne se décideront pas une bonne fois à avoir un peu plus de pitié pour les personnes en continuel danger de contamination, et aussi pour les malades, en les isolant, mais en ayant toutefois pour eux tous ces soins attentifs qu'ils sont en droit d'attendre du gouvernement et de la société, comme compensation du sacrifice qu'ils doivent faire en se séparant pour toujours de leurs familles et du commerce des autres hommes.

Après une nuit passée à la belle étoile, ou plutôt dans une pauvre étable où nous célébrons la sainte messe, nous nous remettons en route. Mais voici un obstacle qui s'élève tout à coup. Nous sommes au bord du fleuve Margua: des pluies récentes l'ont grossi considérablement, et ses eaux se précipitent au milieu des rochers avec un bruit effrayant. On nous avait bien parlé de cette difficulté, mais personne ne l'ayant vue, on ne la craignait pas beaucoup. Autrefois il y avait un pont, qui depuis s'est écroulé ou par incurie ou par manque de solidité; on en voit encore les bases sur les deux rives, qui attendent sa reconstruction. Le fleuve a au moins vingt mètres de largeur et autant de profondeur de ses rives jusqu'au niveau de l'eau, et une dizaine de mètres de sa surface au fond du lit. Deux morceaux de fer sont plantés sur chaque rive, un fil de fer attaché fortement

les réunit et ces deux fils vont d'une rive à l'autre, formant comme les deux côtés de ce pont *sui generis*. Au moins les mains ont quelque chose à quoi s'attacher. Mais les pieds? Deux autres fils, très peu éloignés l'un de l'autre, sont jetés au milieu, liés de la même façon que les deux autres. Sur ces fils on a placé des planches, de manière à faire une longue voie étroite, où les pieds trouvent à peine à se placer. Les plantes ne sont fixées d'aucune manière, et s'il arrive que quelqu'un mette le pied sur un bout, l'autre se lève immédiatement, et l'on se trouve avec l'abîme au-dessus de soi. Aussitôt que l'on met le pied sur la première planche, le pont, qui n'a d'autre soutien que ces quatre barres de fer fixées à vingt mètres de distance, commence à remuer doucement et devient bientôt une balançoire.

A cette vue, nous nous regardons l'un l'autre sans parler. Chacun semblait dire: « Je ne passe pas sur cet abîme! » De fait il y avait bien déjà une demi-heure que nous étions là, et personne n'osait s'y aventurer le premier. L'homme qui a soin de cette machine, que l'on ose appeler pont, passe une, deux et trois fois, pour nous montrer que l'on peut passer et pour nous encourager à le faire: malgré cela personne ne bouge. Alors il nous offre de nous porter l'un après l'autre sur ses épaules. Cette offre, faite sérieusement, nous fait partir d'un immense éclat de rire: inutile de dire que personne n'accepta. Mais que faire alors? Retourner en arrière serait ridicule; il n'y avait pourtant pas d'autre moyen de passer le fleuve, pas même à la nage, car aucun nageur, si habile soit-il, n'aurait osé se jeter dans ces ondes au milieu des rochers... Que faire? Les premiers qui tentèrent le passage furent quelques-uns des serviteurs qui nous accompagnaient. Pieds nus, les mains fortement attachées aux deux fils de fer, pas à pas, et l'un après l'autre, avec une lenteur mortelle, ils arrivèrent sains et saufs sur l'autre rive. Alors le courage nous vint, et tous, à la file indienne, après avoir quitté nos chaussures pour ne pas glisser sur ces planches, et nous être munis du signe de la croix, nous fîmes le trajet. S'il arrivait parfois que l'un ou l'autre s'arrêtât pour reprendre haleine, le guide criait aussitôt: « Les yeux au ciel, ne regardez pas l'abîme! » Mais comment faire pour ne pas regarder l'abîme? Il fallait bien voir où l'on mettait le pied, vu l'étroitesse des planches. Ce passage nous prit plus de trois heures; et nous de nous féliciter réciproquement, comme des gens qui ont échappé à un grand danger. « Bravo! nous disait le garde, vous êtes vraiment courageux; je ne m'étonnais pas de vous voir reculer devant cette traversée, beaucoup d'autres n'ont voulu la tenter à aucun prix. Le général un tel (et il nous le nommait), qui est si courageux sur le champ de bataille et qui a échappé plus de cent fois à la mort, arrivé là, a préféré retourner en ar-

rière; d'autres ont accepté l'offre que je vous ai faite, et je les ai passés sur mes épaules avec les yeux bandés pour éviter le vertige; d'autres, en été, quand le courant est moins fort, préfèrent passer à la nage. Je connais des individus, qui avaient commencé de gros commerces de bestiaux dans les plaines de Casanare, et qui les ont abandonnés pour ne pas passer par ici. » Et cet homme, après notre passage, refit dix ou douze fois le même chemin, en portant sur ses épaules nos selles, nos bagages et tout ce que nous avions avec nous, moins les mules, bien entendu, qui passèrent à la nage avec beaucoup de peine et un temps infini, montrant bien, par leur résistance à entrer dans l'eau, qu'elles connaissent le grand danger auquel elles s'exposaient. Le reste de la journée se passa là, dans la cabane du gardien de ce pont, car il était trop tard pour pouvoir arriver de jour à un logement quelconque, ce qui nous aurait forcés à passer la nuit dans la forêt, lit peu agréable pour tout le monde.

A travers la forêt. — 800 mètres au-dessus du niveau du fleuve. — Murillo. — Le dîner est prêt. — Un peu de patience. — Le but de notre voyage est atteint. — Le futur lazaret Don Bosco. — Les cabanes des Indiens.

Avant de quitter cette cabane, nous jetons un dernier regard sur ce pont, et nous nous rappelons les péripéties de notre passage. Puis, par des sentiers de chèvre nous voyageons toute cette journée, et le soir nous arrivons à destination, les mains et la figure plus ou moins ensanglantées et déchirées par les épines et les branches qui nous barraient impitoyablement le chemin, le corps tout rompu par les exercices que nous devons faire continuellement pour éviter les troncs d'arbre tombés sur la route, ou autres obstacles du même genre. En cette journée, nous dûmes plus de vingt fois mettre tous pied à terre, malgré la fatigue, pour éviter de tomber dans quelque précipice. A certains endroits nous étions jusqu'à huit cents mètres au-dessus du niveau du fleuve; la montagne était taillée à pic; la vue se troublait et la tête tournait, rien qu'à jeter un regard dans ces profondeurs. Heureusement de gros arbres et des arbustes de toutes sortes nous en cachaient souvent la vue: autrement personne n'aurait osé rester à cheval à cette hauteur, dans un sentier qui n'avait pas un mètre de large. Cependant les sept cavaliers et les huit piétons nous nous trouvions le soir, sains et saufs, dans notre nouveau logement appelé *Murillo*.

La description de ce *Murillo* sera vite faite. Six piliers ou gros bâtons soutiennent un toit de paille; d'un côté, une paroi faite de roseaux, mais pas assez épaisse pour empêcher le vent d'entrer, et les fissures sont aussi nombreuses que les roseaux; les trois autres côtés sont ouverts à tous les vents et à la pluie, même

aux bêtes sauvages, si jamais il leur passait par la tête de venir s'y abriter. Dans un angle, trois pierres et tout l'attirail d'une cuisine. Nos cuisiniers et marmitons à pied nous avaient devancés aujourd'hui, en portant sur leur dos la marmite et autres objets indispensables pour cuisiner. Dans certains pays du monde, comme par exemple celui que je vous décris, on va plus vite à pied qu'à cheval. A notre arrivée le souper était prêt. Assis les uns sur leurs selles, les autres à terre, avec un peu de patience, car nous n'avions que deux écuelles de bois et deux cuillers idem que nous nous passions de l'un à l'autre, nous avons fait grand honneur à ce modeste repas, tant était grande le faim qui nous dévorait. Et pour dormir? Chacun cherche de s'arranger pour le mieux. Inutile de dire que nous n'avions ni draps ni matelas; en revanche nous avions une tente de soldat qui nous servait généralement de matelas; à *Murillo* au contraire elle nous servit de rideau pour nous préserver d'un méchant vent froid qui souffle là toutes les nuits. Nous avions quelques couvertures et autres parties de harnachement de nos bêtes; tout servit, d'autant plus que la fatigue était à son plus haut degré et le sommeil aussi. J'eus en partage deux couvercles de nos caisses, ainsi je pus avoir le corps séparé de la terre et éviter une courbature. Nous dormîmes de notre mieux. Au matin, j'essayai de dire la sainte messe, mais impossible, à cause du vent qui menaçait d'enlever notre abri. Nous fîmes une légère collation, et en route.

C'était le quatrième jour depuis notre départ de Pamplona. Les habitués du pays nous assuraient que nous trouverions ce jour-là ce que nous cherchions, et ce fut vrai. Nous avions besoin d'un terrain suffisamment vaste et plat pour pouvoir y bâtir comme une petite ville, assez fertile aussi, bien arrosé et avec beaucoup d'arbres pouvant servir aux constructions. Nous l'avons trouvé tel que nous le désirions. A midi, après une légère réfection sur le pouce, parce que nous n'avions pas le temps d'allumer du feu, nous partons à pied faire l'exploration. D'une petite éminence, d'où nous pouvions dominer toute la contrée, nous voyons que cette plaine avait plusieurs lieues d'étendue; comme température nous trouvons: minimum, 26 degrés centigrades, maximum 24, moyenne 30, juste ce que je voulais. Nous analysons les eaux des sources et nous les trouvons excellentes, nous découvrons également beaucoup de terre apte à faire des briques de construction, une source abondante d'eau sulfureuse, utilisable pour les maladies de peau — et la lèpre est la reine de ces maladies. Je ne parle pas du bois, il y en a suffisamment pour bâtir dix villes comme Paris: de plus un bois avec des arbres de toute taille, quelques-uns de vrais géants, et ce bois se continue à perte de vue. Avant de quitter cet endroit, nous avons voulu le

baptiser. Dans l'écorce d'un arbre, nous fîmes une croix, et nous gravâmes au-dessous ces paroles: *Lazaret Don Bosco, mai 1899*. Nous ouvrant ensuite une route avec les serpes, nous voilà au bord du *Margua*, grossi encore depuis que nous l'avions laissé, et en face de nous, sur l'autre rive, les huttes des Indiens: elles sont toutes disséminées sur les pentes d'une belle colline. Tout à l'entour nous voyons des plantations de platanes, de yuecas, de cacao, de maïs, etc. Au loin nous entendons la corne de l'interprète qui leur fait les signaux d'usage pour les avertir qu'il avait quelque chose à leur communiquer. Mais attente vaine, les Indiens ne se présentent pas. Nous avions pourtant tout un monde de choses à donner en cadeau, mouchoirs, fils, aiguilles, miroirs, briquets, haches et armes pour les caciques, etc. Ou bien ils étaient à la pêche, au confluent du *Savare*, ou bien les coups de fusil les avaient effrayés et fait fuir dans la forêt. De fait nos chasseurs avaient plusieurs fois tiré sur des oiseaux ou quelque serpent étendu au soleil. Nous étions ainsi privés d'une satisfaction que nous nous étions promise. Nous retournâmes donc à nos montures et reprîmes le chemin de *Murillo*. A défaut d'Indiens, nous eûmes de notre interprète de nombreux renseignements. Les habitants de ces montagnes sont de deux races différentes, les *Pedrazas* et les *Tunegos*. Les premiers ne forment qu'une tribu composée d'environ cinq cents sujets. Les autres se divisent en plusieurs groupes, parlant la même langue, et sont de trois à quatre mille. Les premiers sont tranquilles, aiment le travail, et ne craignent pas de se présenter chez les blancs pour avoir de l'occupation en échange de sel, de vêtements ou d'instruments pour cultiver la terre; ils seront donc faciles à civiliser et à amener à la foi. Les seconds au contraire sont plutôt méfiants, un peu féroces encore, n'aimant pas le travail; cela toutefois ne doit pas être un obstacle pour essayer de leur faire du bien, les amener peu à peu à recevoir les instructions des missionnaires et en faire des enfants de Dieu.

La joie de Mgr l'évêque de Pamplona. — Inspiration divine. — L'évangélisation des Indiens. — A Cucuta. — Incident plutôt comique que sérieux à Bucaramanga. — San Gil. — Socorro. — Triste nouvelle.

Huit jours après notre départ, nous étions de retour à Pamplona. Mgr l'évêque, qui m'avait offert un gîte, voulut être aussitôt informé de toutes choses. Grande fut sa joie, quand il apprit que le point choisi était dans le voisinage des sauvages. « Il y a plusieurs années, me dit-il, que je demande à Dieu de m'envoyer quelque prêtre pour évangéliser ces pauvres gens qui sont mes diocésains, et je n'avais pu encore obtenir cette grâce. Plus

ieurs fois j'ai écrit à Don Rua, pour qu'il m'envoie quelqu'un de ses Fils; l'année dernière encore, j'ai renouvelé ma demande, et toujours il m'a répondu qu'il ne le pouvait pas encore; cependant j'avais toujours pensé que les Fils de Don Bosco seraient choisis pour cette œuvre. Aujourd'hui je commence à croire que ce fut une inspiration divine, et je crois que ma prière va être exaucée. » Dieu le veuille! En effet, si nous arrivions à faire ce lazaret sur les rives du *Margua*, comme je n'en doute pas, les prêtres attachés au service des lépreux pourront passer sur l'autre rive et travailler au salut des Indiens.

Le même soir, par avis imprimés, nous invitions les principales personnes de la cité à venir écouter le rapport de notre mission. On y nomma une commission de six personnes chargées de chercher les moyens de commencer cette œuvre, et Mgr l'évêque en fut acclamé le Président d'honneur.

Le lendemain, je partais pour *Cucuta*, la ville la plus importante de la province; j'y trouvai la Société, fondée il y a quatre ans, encore pleine de vie, en possession d'une somme de 52.000 écus qu'ils mirent à la disposition de la commission de Pamplona, pour le cas où elle en aurait besoin. Après deux heures de conférence, je repartis pour Pamplona, et de là à *Bucaramanga*, pour faire un rapport verbal au Gouverneur de la province, pendant que le médecin et l'ingénieur de la commission officielle lui en préparaient un par écrit.

A *Bucaramanga* je ne restai que vingt-quatre heures. Ce fut assez pour y réunir les membres de l'ancienne Société et y assister à un incident burlesque. Après que j'eus fini de parler, un jeune homme, soi-disant journaliste, se lève et me demande ce que sont devenus les fonds recueillis à Santander quatre ans auparavant, et s'il était vrai, comme cela avait été publié l'année dernière à Caracas, et quelques mois après à Cuentá, que j'avais envoyé deux millions d'écus pris sur les fonds des lazarets pour faire une contre-révolution dans l'Équateur. Je compris immédiatement qu'il voulait produire un scandale et nous empêcher d'arriver à notre but. Sans plus réfléchir, je me précipite au milieu de la salle et là, les mains tendues vers le public: « Voici mes mains, m'écriai-je. Si celui qui m'a interrogé ou quelqu'autre a la conviction sincère que j'ai volé les deux millions, je suis prêt à aller en prison. » Un immense applaudissement couvrit mes dernières paroles. Alors je donnai quelques explications et la réunion se termina par un discours du vénérable curé, qui se chargea lui-même de souffler sur cet incident plutôt comique que sérieux.

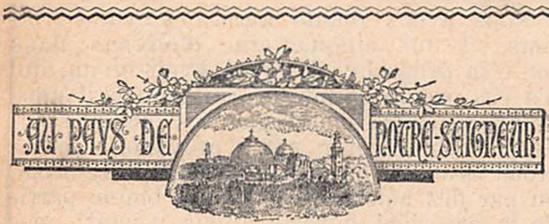
En deux jours je fus à *San Gil*, et six heures après j'arrivais à *Socorro*, où m'attendaient de mauvaises nouvelles. « Savez-vous, me dit la Supérieure de l'hôpital, que Don Garbari a été presque à la mort? Maintenant il va un peu mieux. » En même temps m'arrivait de

Contratation un télégramme ainsi conçu : « Hâtez votre voyage, Don Garbari et Sœurs très malades, venez de suite. » Je pris avec moi tous les remèdes que je crus nécessaires, je demandai à un médecin de se tenir prêt à partir s'il le fallait, et le lendemain, après douze heures de mule, j'arrivai à la nuit noire au lazaret dont je vous écris en ce moment. Je m'arrête ici pour aujourd'hui, afin d'aller à l'église prêcher la neuvaine de Notre-Dame Auxiliatrice. J'espère pouvoir vous écrire après la mission qui est déjà annoncée pour le 25 de ce mois.

Priez, vénéré Père, pour les Salésiens de la Colombie, surtout pour ceux des lazarets, et principalement pour celui qui se dit

Votre tout affectionné en J.-C.

EVASIO RABAGLIATI,
prêtre.



NAZARETH

(Lettre de Don Athanase Prun.)

Nazareth, 15 août 1899.

TRÈS CHER ET VÉNÉRÉ PÈRE.

DEPUIS longtemps déjà vous n'avez pas reçu de nouvelles de l'Orphelinat de Jésus-Adolescent. La mort du regretté Don Nèple, l'attente d'un nouveau Directeur, diverses épreuves et du travail par-dessus la tête ont paralysé notre bonne volonté. Et puis, nous nourrissions toujours l'espérance de pouvoir vous annoncer l'obtention de notre firman. Malheureusement, nous devons le reconnaître, nos bons amis de Stamboul ont tellement abusé de la confiance de Don Nèple, que notre dossier dormirait encore, perdu dans un tiroir, si, par l'intermédiaire d'un ami, nous n'eussions fait la connaissance du très estimé et très dévoué M. Alphonse Ledoux, drogman de l'Ambassade de France à Constantinople, et frère du trop regretté M. Charles Ledoux, mort l'année dernière Consul général de France à Jérusalem. Or, voici ce que m'écrivait cet ami, à la date du 17 juin :

« J'ai vu fréquemment Monsieur Ledoux, puisque nous sommes en relations intimes, et toujours je reviens à Nazareth *toto corde*. Il y a 15 jours environ que les pièces sont retournées avec *avis favorable* du ministère de la guerre et ont été transmises au

Conseil d'État. De là elles iront au Conseil des Ministres et enfin au Palais de S. M. le Sultan. Les choses marchent, mais à la turque, comme d'ordinaire, c'est-à-dire, *yavach, yavach*, doucement, doucement. Pauvre cher et bon Père! C'est aussi comme à Nazareth, où l'adorable Adolescent croissait insensiblement! Patience encore, patience toujours. Je crois savoir que votre cause est chère et même très chère à l'Ambassade, et je puis vous assurer qu'elle y met tout son bon vouloir et pouvoir » — Voilà pour le firman. —

Quant au reste, à l'exemple de Jésus adolescent, sur lequel il veut se modeler, notre Orphelinat n'a pas manqué de croître en sagesse et en grâce, en même temps qu'en âge devant Dieu et devant les hommes.

Nous avons laissé la maison trop petite et sans eau, que nous occupions l'année dernière en location, et nous avons enfin planté nos tentes sur notre montagne, où, avec l'aide de Dieu, de Marie Auxiliatrice et le secours de nos bienfaiteurs, nous espérons construire enfin l'Orphelinat.

Comme vous le savez, bien cher et vénéré Père, nous n'avions là pour tout abri qu'une pauvre écurie et un fenil. A force de courage et de travail, car du plus petit au plus grand, tous ont travaillé, Dieu sait comme, — et du courage il en a fallu, Dieu sait combien — nous nous sommes tirés d'affaire. Ainsi on a dû jouer de tout un peu: *bakchich*, bonnes paroles et manières polies ne suffirent pas toujours pour apaiser la vénalité de nos hommes, Maître Bâton lui-même vint prendre quelquefois part au festin. Mais passons sur ces mesquines tracasseries, et revenons à l'écurie. Aplanie, badigeonnée, barbouillée et pourvue de deux fenêtres, elle fut transformée en . . . ? En chapelle, que plus d'un missionnaire, voire même de Terre-Sainte ou de la Terre de Feu, envierait. Elle n'a qu'un défaut, puisqu'être pauvre n'en est pas un, c'est d'être trop petite; les dimanches et jours de fête, elle ne peut contenir tous nos voisins qui, éloignés d'une demi-heure de la paroisse, sont heureux de pouvoir accomplir leurs devoirs religieux chez les Salésiens.

Le fenil fut allongé, élargi, exhaussé, partie durant le jour, partie au clair de lune (1). à tel point que nos policiers n'en croyaient pas leurs yeux. Le tout fut simplement couvert de tuiles; et là-dessous, à peu près comme nos voisins les bédouins sous la tente, nous avons chambres à coucher, magasin, réfectoire, dortoir, cuisine, classes, etc., etc., sans oublier le salon. Mais n'allez pas croire que c'est du luxe, non; Dame Pauvreté, pour ne pas dire Misère, préside en reine chez nous, quelquefois un peu sévère, mais toujours aimable et gaie, car la gaieté franche et saine

(1) Nous dûmes cesser le travail pendant le jour, pour obéir au *Kaimakam*, qui ne cessait d'envoyer ses soldats pour emprisonner les ouvriers.

qui fait le charme de nos Maisons salésiennes, cette gaieté que nous puisons dans la paix du cœur, dans le bon esprit et l'amour du travail, règne ici comme partout. Du reste, le calme dont nous jouissons sur notre montagne, l'air pur qu'on y respire, le radieux panorama qui s'étale devant nous, tout cela est bien fait pour réjouir les cœurs et les élever à Dieu. A l'Est, nous avons le mont Thabor, où le Sauveur montra à quelques-uns de ses disciples un reflet de sa gloire. Au Sud-Est, le mont Gelboé, si fameux par le combat que Saül livra aux Philistins, et dans lequel il trouva la mort, avec ses trois fils, Abinadab, Melchisua et Jonathas. Au Sud, la plaine d'Esdrelon, la plus belle et la plus célèbre de la Palestine, avec Zérahin, ancienne Jezraël : c'est là que Naboth avait la vigne qu'il ne voulut pas vendre au roi Achab. L'impie Jézabel, femme d'Achab, qui voulait à tout prix cette vigne, fit lapider Naboth, mais plus tard elle reçut en cet endroit le châtement de son crime; précipitée de sa fenêtre par ordre de Jéhu, général de son fils Joram, elle fut foulée aux pieds des chevaux et dévorée par les chiens, selon que l'avait prédit le prophète Élie, 876 ans avant J.-C. C'est là encore que Jéhu, devenu maître de cette ville, se fit apporter les têtes des soixante-dix fils d'Achab, qu'il entassa aux portes de la ville. Au Sud-Ouest, la chaîne du Carmel, la plus belle montagne de toute la Terre-Sainte, à laquelle les Livres Saints font si souvent allusion. Au Nord-Ouest, Saint-Jean d'Acre, et Séphoris, à quarante minutes de notre montagne. Cette ville, peuplée aujourd'hui d'environ 6000 musulmans, était l'ancienne capitale de la Judée et, dit-on, la patrie de saint Joachim et de sainte Anne, parents de la sainte Vierge. Au Nord enfin, la ville de Saphet et le grand Hermon, dans l'Anti-Liban.

Nos 35 hectares de terre, à peu près en friche, ont besoin de bras et de bras vigoureux, pour être mis en état de produire quelque chose; mais hélas! où trouver ces bras? Vous me promettez toujours quelques confrères agriculteurs, et ils n'arrivent jamais. Parmi nos trente-deux enfants, une douzaine à peine peuvent nous aider un peu; aussi, nous n'avons gardé pour nous que le terrain environnant la maison; le reste est toujours cultivé par l'ancien fermier, qui nous donne le cinquième de la récolte, mais nous ne lui fournissons rien, puisque les quelques vaches et bœufs que nous avions ont été vendus l'année dernière. Le cinquième que nous paye le fermier monte environ à 400 francs. C'est là tout le produit de nos terrains de Nazareth, et nous devons encore prélever sur cette somme 108 francs d'impôt à payer au gouvernement.

Vous voyez donc, bien cher et vénéré Père, que vos terrains de Nazareth sont encore loin de pouvoir nourrir 60 enfants comme vous

l'espérez, il y a cinq ans, lorsqu'en compagnie du bien-aimé Don Albéra, vous vîntes à Nazareth. Mais, avec le temps et la persévérance tout changera; surtout, lorsque vous nous aurez envoyé quelques bons agriculteurs. Cette année déjà, nous n'avons pas perdu notre temps. Nous avons créé un beau, grand et large morceau de vigne: le terrain, un peu pierreux, fut défoncé à une profondeur de 80 centimètres et pour cela il a fallu du jus de coude. Vers la fin de l'hiver, nous avons planté, espérant que tout irait pour le mieux; tous nos rêves étaient de raisins dorés; nous en savourions le goût, car à Nazareth, grâce à MM. les maraudeurs, il n'y a plus de vigne. Mais, ô déception! les pluies cessèrent en février et un tiers à peine de nos ceps nous ont montré quelques feuilles. Nous recommencerons cette année, confiants en la bonté de Dieu, qui nous enverra des pluies plus abondantes.

Nous avons planté aussi des arbres fruitiers, et une cinquantaine d'oliviers: dans toute la propriété, il n'y en avait qu'un, qui n'a pas encore donné de fruits; mais il nous faudra attendre bien des années encore, avant de pouvoir espérer notre provision d'huile. Nous avons fermé des murs en pierre sèche, ou par des haies de cactus, une bonne partie de la propriété, ouverte à tout venant; nous continuerons cette année, car sans cette précaution, maraudeurs, voleurs et bestiaux nous auraient bientôt dévalisés.

Tout en nous appliquant à l'amélioration de nos terrains, nous n'avons pas négligé non plus l'intérieur qui, lui aussi, crie souvent misère.

Une nouvelle fondation, dans les conditions où nous sommes, et dans un pays où tout le monde est habitué à recevoir et ne rien donner, réclame naturellement bien des choses de première nécessité, que l'on trouve comme par enchantement dans les fondations d'Europe. Là, nos généreux Coopérateurs comprennent les besoins, et il faut le dire aussi, peuvent y pourvoir, tandis qu'ici, ces pauvres gens n'apprécient que ceux qui viennent la bourse pleine, comme les protestants et d'autres; mais nous, pauvres Salésiens, nos bourses sont toujours percées, et pour cela, toujours vides; aussi nous est-il plus difficile qu'en Europe de pourvoir nos Maisons, je ne dirai pas de tout le modeste confort permis à des religieux, mais du matériel nécessaire pour une maison d'éducation.

Comme l'avait constaté notre bon Père Don Bertello, lors de sa visite à Nazareth, nos matelas étaient si minces, qu'ils ressemblaient bien plutôt à un sac vide qu'à un mauvais lit; nous les avons donc engraisés un peu, en les bourrant de 500 francs de laine. Nous avons confectionné les meubles qui nous étaient les plus indispensables, et muni notre chapelle de beaucoup de choses nécessaires, qui lui manquaient encore.

En somme, bien-aimé Père Supérieur, malgré les moments critiques et douloureux qu'a traversés notre chère Maison de Nazareth au cours de cette année, nous ne pouvons que bénir la divine Providence et l'assistance visible de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice et de saint Joseph, qui nous ont aidés si efficacement à faire face à tant de besoins impérieux.

Un mot de notre fanfare, que j'allais oublier. Le croiriez-vous, vénéré Père ? Elle a fait, de l'aveu de tous, de véritables tours de force. Notre première sortie eut lieu pour Noël. Nos prémices furent naturellement pour la paroisse, où les RR. PP. Franciscains avaient mis à notre disposition la tribune de l'orgue. Pendant la messe de minuit et celle du jour, nos jeunes débutants exécutèrent, presque en artistes, neuf beaux morceaux. C'était la première fois qu'une musique se faisait entendre à Nazareth. Aussi je n'ai pas besoin de vous dire l'affluence qu'il y avait à l'intérieur et à l'extérieur de l'église, trop petite pour contenir la foule des catholiques, musulmans et schismatiques. A cause du mauvais temps, et surtout pour récompenser nos musiciens, les RR. PP. Franciscains voulurent nous donner une hospitalité princière dans leur splendide *Casa Nova*. — Depuis, nous avons été invités plusieurs fois. Le Gouvernement local voulut aussi se payer de la musique, et nous sommes allés jouer au *Sérail* (1), à l'occasion de la fête de S. M. le Sultan. Les Pères de Cana, de Tibériade et du mont Thabor, les Frères de Saint-Jean de Dieu, les Sœurs de Charité nous invitèrent aussi à leur tour. La procession de la Fête-Dieu se faisait autrefois simplement autour de l'église, mais cette année, devant être rehaussée par l'accompagnement de notre fanfare, elle fut splendide et sortit dans la ville, où plusieurs reposoirs avaient été préparés, et fut suivie avec recueillement par toute la population chrétienne et musulmane. Après la procession, un souper comme les Salésiens n'en font pas souvent les attendait à *Casa Nova*. — Nous avons été aussi plusieurs fois honorés de la visite de M. Th. Robin, notre excellent et dévoué Vice-Consul de France à Caïffa, qui, de plus en plus charmé de nos progrès musicaux, nous promit un cornet à pistons d'argent.

Le 6 mai dernier, pendant que nos pèlerins français dinaient sous leur grande tente, nous les avons surpris agréablement en les saluant au son de la Marseillaise, que nous dûmes répéter, car les *bis* ne finissaient plus. Après le dîner, nous accompagnâmes leur procession aux divers sanctuaires, jouant et chantant alternativement avec eux, *V Ave Maris Stella*, — *Je suis Chrétien*, — *Nous voulons Dieu*, etc., etc.

La procession terminée, une quarantaine de

pèlerins eurent la complaisance et le courage de faire l'ascension de notre montagne. Ils furent émerveillés, et aussi grandement édifiés, de voir notre pauvre Orphelinat si bien installé dans quelque chose de si mesquin.— « Voilà des Missionnaires, vous êtes de vrais Missionnaires, mon Père, me disait un bon vieux curé tout ému, en me glissant 20 francs dans la main, tenez, voilà pour vos orphelins. Je voudrais être riche et faire davantage, mais soyez sûr que je prierai pour votre Maison de Nazareth, car j'en emporte le meilleur souvenir. »

Le R. P. Marie-Léopold Gerbier, des Augustins de l'Assomption, adressa aux pèlerins quelques mots à la louange de notre bon Père Don Bosco et de ses Fils. Après ces quelques mots, un des pèlerins prit son chapeau et 340 francs tombèrent dedans pour les musiciens, ce qui me permit d'acheter deux clarinettes que nous n'avions pas encore, quelques morceaux de musique et trente gibbernes indispensables pour les sorties.

En terminant cette lettre, déjà un peu longue, je vous dirai aussi, bon et vénérable Père, que nous éprouvons une véritable consolation à la vue du bon esprit, de la piété et de la docilité de nos enfants. Ces pauvres enfants nous arrivent presque à l'état sauvage, malpropres, à peine couverts de haillons, et d'une ignorance complète à tous points de vue, ne sachant pas même faire le signe de la Croix. Peu à peu, nous voyons le changement qui s'opère en eux; l'éducation, le bon exemple et l'aide de Marie Auxiliatrice font d'eux des chrétiens et des hommes. Mais, lorsque nous contemplons ce vaste champ ouvert à notre zèle, toutes les misères qui nous environnent, et les résultats immenses qui pourraient être obtenus si nous possédions ce firman, avec les ressources nécessaires pour construire un vaste établissement et y recueillir tant de pauvres enfants, tous nos travaux, tous nos efforts nous paraissent stériles.

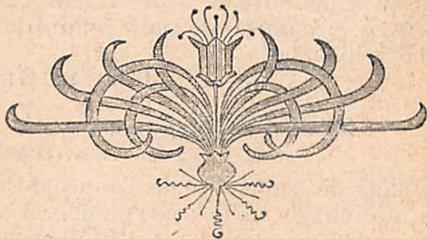
Je termine enfin, bien-aimé Père, en vous suppliant de prier et faire prier pour l'obtention du firman, et pour

Votre bien affectueux et très indigne fils

en J. et M.

ATHANASE PRUN

prêtre.



(1) *Sérail*, ou palais, est la maison où se trouvent les bureaux du *kaimakam* ou sous-préfet.



GRÂCES de MARIE AUXILIATRICE

Marie lui a rendu la vue.

Asti, 29 mai 1899.

Madame veuve Gréa, Coopératrice salésienne, souffrait depuis deux ans d'un mal d'yeux, à tel point que l'un d'eux était complètement perdu. Les médecins lui conseillèrent de se rendre à l'hôpital de Turin, où elle resta dix jours. Mais, au lieu de se soumettre à l'opération, cette pauvre femme préféra s'adresser à Notre-Dame Auxiliatrice, pour obtenir sa guérison sans le secours des médecins. A peine eut-elle fini sa prière, qu'elle se vit entièrement exaucée. Elle vous envoie donc par mon intermédiaire une légère offrande en témoignage de sa reconnaissance, qui durera toujours.

Don SECONDO GAY.

Elle seule peut te guérir.

Busca, 29 mars, 1899.

O Vierge Marie, qui a jamais eu recours à Toi sans être exaucé? J'en ai fait l'expérience et viens en témoigner. — C'était le 8 février dernier, je me trouvais indisposé. Tout d'abord, je crus que cela ne serait rien, et suspendis seulement mon travail pour quelques jours. Mais le 11, le mal augmenta et je dus appeler le médecin. Celui-ci constata immédiatement une bronchite capillaire, et ne me donna aucun espoir de guérison. La nuit suivante, je recevais les derniers sacrements et me remettais tout entier entre les mains du bon Dieu. Ma fille me donna alors à baiser une médaille de Notre-Dame Auxiliatrice, en me disant: « Elle seule peut te guérir » et l'on commença une neuvaine. Quelques heures après, je me sentais mieux, et bientôt je recouvrais complètement la santé. En reconnaissance de cette grâce signalée, j'envoie vingt francs au sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice, avec promesse de m'y rendre le plus tôt que je pourrai.

JACQUES GHIO.

Marie m'a guérie.

Perosa Argentina, 26 avril 1899.

Au mois de septembre de l'année dernière, je fus atteinte de la fièvre typhoïde, et je dus passer un grand mois au lit. Habilement soignée, je pus bientôt entrer en convalescence.

Déjà je me réjouissais d'être revenue à la santé, quand, le 9 décembre, je fus prise d'une maladie nerveuse qui me força à reprendre le lit, à cause des douleurs que je ressentais dans l'estomac et dans les reins. Je recourus de nouveau aux médecins, mais les remèdes ne produisaient d'effet qu'au moment où je les prenais. Le médecin perdit tout espoir de me sauver et je me trouvai bientôt entre la vie et la mort. C'est alors qu'une pieuse personne me mit au cou la médaille de Notre-Dame Auxiliatrice, en me conseillant de recourir à Elle avec confiance. Je lui promis une offrande, si Elle me guérissait. Ma famille commença donc aussitôt une neuvaine, et à la fin de cette neuvaine, je pouvais quitter le lit. Peu à peu je recouvrai la santé et me voilà complètement rétablie. Grâces soient donc rendues à cette puissante Reine, qui exauce toujours ceux qui s'adressent à Elle avec confiance.

CATHERINE TOIA.

Mon espérance ne fut pas trompée.

Turin, 24 mai 1899.

Il y avait déjà six ans que ma mère était malade. Je lui avais en vain prodigué tous les soins possibles et donné tous les remèdes suggérés par la médecine. Je n'avais plus d'espoir. Je recourus alors à Notre-Dame Auxiliatrice et je lui promis, si Elle voulait bien guérir ma mère, de faire célébrer une messe dans son sanctuaire de Turin et de publier la grâce dans le *Bulletin salésien*. Mon espérance ne fut pas trompée; car maintenant, je puis publier partout que la faveur a été obtenue: ma mère est guérie, et elle rend avec moi et avec toute ma famille de vives actions de grâces à notre bonne Mère du ciel.

CHARLES ROBOTTI.

Jetons-nous avec confiance dans ses bras.

Turin, 20 juin 1899.

Au moment où j'avais le plus besoin de toutes mes forces, je fus prise de douleurs rhumatismales aiguës dans le bras gauche, qui me refusa tout service. Je recourus aux soins intelligents du médecin, mais comme il me donnait des remèdes trop lents à mon gré, je m'adressai de préférence à Notre-Dame Auxiliatrice, en lui promettant une neuvaine de prières et une messe dans son église, si Elle voulait venir à mon secours. Je suis heureuse

de faire connaître que, non seulement cette bonne Mère a calmé mes douleurs, mais encore qu'Elle m'a promptement guérie. Pour que les pieux dévots de Marie m'aident à La remercier, et pour qu'ils soient tous prêts à se jeter avec confiance dans ses bras, je demande que cette grâce soit publiée dans le *Bulletin salésien*. Je joins à ma lettre cinq francs pour une messe d'action de grâce.

Comtesse LÉONIDE BUSCHETTI di Meana.

Tout s'est tourné en ma faveur.

Vigo di Legnago, 20 juin 1899.

Une grande partie de mes affaires étaient en danger, quand le Ciel est venu à mon secours d'une façon inespérée. Après avoir conté mes intérêts à un avocat, je priai les Fils de Don Bosco de me recommander à Notre-Dame Auxiliatrice, à laquelle je promettais une offrande en faveur de la Maison salésienne. L'effet fut presque instantané, car contre toute espérance, tout tourna en ma faveur. Pleine de reconnaissance envers une si bonne Mère, j'envoie mon offrande au Directeur de la Maison, en le priant de faire célébrer au plus tôt une messe au sanctuaire de Turin et de publier cette grâce.

HECTOR GUARDALBEN.

Liège, 25 août 1899.

Merci à Notre-Dame Auxiliatrice pour une grâce obtenue.

D. S.

Actions de grâces.

Bosnie (Autriche).

Nous vous envoyons dix francs pour deux messes à l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice en reconnaissance de la guérison prodigieuse de notre unique enfant.

JEAN ET ROSE BERLEND-DOBOI.

Macagno.

Jacques et Victoire Girardi accomplissent

leur promesse de remercier publiquement Notre-Dame Auxiliatrice pour la complète guérison de leur petit Jacques, et celle de leur père.

Smyrne, 23 septembre 1898.

Un dame R. D. me charge de vous remettre la somme de un franc quatre-vingts centimes, pour remercier Notre-Dame Auxiliatrice d'une grâce qu'elle a obtenue par son intercession.

Veuillez insérer dans le *Bulletin salésien* l'expression de reconnaissance de cette personne à Notre-Dame Auxiliatrice.

P. Z.

Une mère reconnaissante.

Madame Duval, de Rouen, reconnaissante à la Vierge Marie Auxiliatrice d'une grâce obtenue en faveur de son fils et lui demandant de lui continuer sa divine protection, envoie 2 fr. 50.

Je vous envoie 10 fr. pour remercier N.-D. Auxiliatrice d'une grâce obtenue, et je vous prie de le mentionner dans votre prochain *Bulletin*.

Une fervente de Marie.

La Motte-Servolex (Savoie) 13 octobre 1899.

Une dette.

Je viens acquitter une dette de reconnaissance envers Marie Auxiliatrice.

Ayant eu dernièrement mon petit enfant très malade et son état inspirant de très sérieuses inquiétudes, je pensai, dans mon angoisse et ma tristesse, à la Vierge de Don Bosco et lui promettais si Elle guérissait mon enfant, une petite offrande pour l'Œuvre salésienne et l'insertion de cette faveur dans le *Bulletin salésien*.

Cette promesse faite je me sentis rassurée. En effet, bientôt après on parvenait à arrêter la fièvre ardente qui dévorait mon pauvre petit, et il était sauvé.

J. CABAUD.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES ET DES ÉCOLES
Oratoire Saint-Léon - 78, Rue des Princes - Marseille

UN LIVRE PAR MOIS.

La presse est une puissance formidable, mais, tout comme les langues d'Esopé, c'est la meilleure et la pire chose qui soit au monde: la meilleure, en effet, si l'on s'en sert pour faire le bien; la pire, au contraire, si l'on s'en sert pour faire le mal.

Or, jusqu'à présent nous avons laissé nos ennemis disposer de cette puissance formidable. Chaque jour trois millions de feuilles empoisonnées, sans compter les livres et les brochures, sortent des presses perfectionnées; chaque jour ces feuilles pénètrent dans les villages les plus reculés; chaque jour elles redisent au peuple: ni Dieu! ni maître! Jouissons pendant la vie, car la mort est l'éternel néant.

Aussi le flot de l'impunité et de l'immoralité monte et nous envahit chaque jour d'a-

vantage. Les désordres bouleversent la société: les crimes ont quadruplé depuis vingt ans et les prisons sont pleines; les suicides atteignent une proportion effrayante, les maisons de correction pour enfants ne peuvent plus suffire, les naissances diminuent de la délation, la haine, la discorde, l'alcoolisme, la misère, l'affreuse misère, font rage...

Tels sont les ravages des mauvaises lectures.

Les prédicateurs en chaire, les confesseurs à la tribune réagissent avec un saint zèle, mais le malheur est que ceux qui auraient besoin de profiter de leurs enseignements ne vont pas les écouter.

Alors, me direz-vous, il faut multiplier les bons journaux. — Sans doute, mais il n'est pas facile de faire lire les bons journaux à ceux qui ont l'habitude de lire les journaux mauvais.

En outre, un journal, une fois lu, n'est plus conservé dans la famille. On le déchire ou on l'égare.

Il y a bien aussi les livres. Mais les livres coûtent cher, et puis on n'a ni le temps, ni la patience, ni le goût de lire les gros livres.

Il ne reste donc que les brochures, et si nous, catholiques, voulons réparer les ruines amoncelées autour de nous par la mauvaise presse, nous devons propager les brochures, les brochures faciles à lire, courtes, mais pleines d'idées régénératrices, pleines de bons sentiments et d'honnêtes impressions, écrites dans un style attrayant.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques lignes de Don Bosco, qui s'y entendait et qui a fait tant de bien avec ce genre moderne de publication.

« Un livre, disait-il, pénètre là où ne peut pénétrer le prêtre. Les méchants eux-mêmes l'acceptent ou comme souvenir ou comme présent. Pas de honte en le présentant; nulle inquiétude si on l'oublie. Lu, il enseigne avec calme la vérité; méprisé, il ne formule point de plaintes, mais laisse un remords qui se change en un désir de connaître la vérité, qu'il est toujours prêt à dire. Aujourd'hui, il est oublié, là, sur une table, enseveli sous la poussière; personne ne pense à lui. Mais demain, à l'heure de la solitude ou de l'ennui, de la douleur, du besoin de distraction ou des soucis de l'avenir, cet ami fidèle secoue la poussière, étale ses feuillets, opère ces admirables conversions d'un saint Augustin, d'un bienheureux Colombino et d'un Ignace! Plein de courtoisie envers les lâches, victimes du respect humain, il s'entretient avec eux sans inspirer le moindre soupçon à personne. Plein de cordialité envers les bons, il se prête toujours à rendre raison; à toute heure, en tout lieu, il les suit. Que d'âmes doivent leur salut aux bons livres! Que d'âmes leur attribuent leur préservation de l'erreur, leur persévérance dans le bien! Celui qui donne un bon livre n'aurait-il que le mérite de faire naître la pensée de Dieu, que ce

mérite serait déjà immense! Mais il acquiert bien davantage. Un livre, dans une famille, s'il n'est pas lu par celui à qui on l'avait destiné, sera lu par l'enfant, la fille, l'ami, le voisin. Dans une ville, un livre passe par cent mains: Dieu seul peut connaître le bien opéré par le livre dans une cité, une bibliothèque, une réunion d'ouvriers, un hôpital, donné comme gage d'amitié. Ne craignez pas qu'un livre soit refusé parce qu'il est bon, au contraire. »

Lectures Catholiques de Don Bosco

Publication mensuelle

(Extrait du *Peuple Français*).

Tel est le titre de la publication mensuelle faite par les prêtres salésiens de France.

Les *Lectures Catholiques*, comme leur nom l'indique, s'adressent aux familles, aux écoles, aux œuvres catholiques.

Elles consistent en une brochure in-12, de 100 pages environ, qui paraît régulièrement le dernier samedi de chaque mois. C'est un charmant volume, parfaitement imprimé, illustré de nombreuses gravures, qui contient soit une biographie, soit un conte moral, un récit allégorique, généralement marqué au coin de l'actualité.

Qu'on demande à titre de spécimens (78, Rue des Princes, Marseille) quelques-unes de ces brochures, par exemple: *l'Atelier, le Loup et l'Agneau, Pierre Legoff, Séraphie, l'Abbé Jean, la Fille du Pêcheur*, et l'on se rendra compte du genre et de la valeur des *Lectures Catholiques* de Don Bosco.

Chacun de ces volumes se vend 0,25 centimes, et l'abonnement est de 2 fr. 50 par an et 3 fr. 50 pour l'étranger.

Cette modicité de prix montre assez que les *Lectures Catholiques* ne sont pas une affaire commerciale, mais une œuvre. C'est l'apostolat de la presse chrétienne, si recommandée par Sa Sainteté Léon XIII, destinée à combattre les ravages de la presse impie.

Les *Lectures Catholiques* ont une rédaction soignée et même distinguée; elles sont fort goûtées dans les écoles, les patronages et les milieux populaires, soit à la ville, soit à la campagne.

Cette publication mérite la sympathie et le concours de tous ceux qui ont à cœur la diffusion des saines idées, le redressement des préjugés, le relèvement de la France par la doctrine chrétienne et évangélique.

Quiconque désire se procurer ces petits ouvrages en dehors des abonnements, pour propagande, pour distribution des prix et des récompenses, obtient de fortes remises.

Mais comme rien ne peut se faire de grand et d'efficace dans l'ordre religieux et social sans la participation et la direction du clergé, nous voudrions voir tous les prêtres, les personnes d'œuvres, et surtout les curés, prendre

la tutelle des *Lectures Catholiques* et en faire la plus large propagande dans leurs écoles et leurs paroisses.

A notre époque, tout le monde doit être apôtre.

Ceux qui, dénués des biens de la fortune, ne peuvent soutenir de leur argent les bonnes œuvres doivent au moins, et peuvent facilement soutenir à leur façon l'œuvre des *Lectures Catholiques*, qui est, nous l'avons dit, la plus efficace de toutes pour le relèvement de la société.

Comment cela? En cherchant autour de vous des abonnés à notre publication.

Chargez-vous, vous qui êtes zélés, d'une feuille de dizaine. Et, dans vos relations avec vos parents et connaissances, parlez de ces intéressantes et morales lectures qui plaisent à tous, qui font du bien à tous. Bientôt on vous remerciera dans les familles auxquelles vous aurez fait prendre un abonnement. N'oubliez pas que chaque brochure que vous ferez entrer quelque part sera lue un moment ou l'autre par dix ou vingt personnes, et ainsi votre mérite s'augmentera dans des proportions étonnantes, et cela tous les mois et sans autre peine pour vous qu'un peu d'effort dès le début.

Vous pouvez donc tous être des prédicateurs et des ouvriers de la régénération.

Note. — L'abonnement aux *Lectures Catholiques* est de 2 fr. 50 par an pour la France, l'Algérie et la Tunisie, et 3 fr. 50 pour l'étranger.



LE BUT DE LA VIE

par M. JULES CLARAZ. Superbe in-12 de 400 pag. : 3 fr. 50; franco: 4 fr. 05.

(Ouvrage de très efficace propagande catholique.)

La plupart de NN. SS. les Archevêques et Evêques ont accueilli cet ouvrage avec faveur et ont adressé à l'auteur leurs meilleurs vœux pour sa diffusion.

- La question de tous les temps,*
- La question de tous les pays,*
- La question de tous les hommes,*
- La question de tous les âges,*
- La question unique nécessaire,*
- La question inévitable,*
- La question reine de toutes les questions,*

est celle du but présent et à venir de notre vie.

Cette question est traitée sous différents titres, dans un grand nombre d'ouvrages. Généralement, les principes sur lesquels repose la certitude d'une autre vie y sont plus ou moins développés. Or, ces principes sont très explicitement exposés dans le « *But de la Vie* ». L'exposition en est claire, simple et profonde à la fois, rigoureusement logique. Nous pouvons l'affirmer, il n'existe pas un ouvrage qui mette plus en relief l'évidence d'un autre monde.

Un recueil des plus belles poésies sur le sujet enrichit le volume.

Extraits de la Préface.

« En toute chose, il faut considérer la fin. »

Mais la première de toutes les choses c'est : nous-même.

« J'ose le dire, il n'est pas un homme, si pauvre que sa naissance l'ait fait, si peu éclairé que la société l'ait laissé, si maltraité en un mot qu'il puisse être par la nature, la fortune et ses semblables, à qui un jour au moins dans le courant de sa vie, sous l'influence d'une circonstance grave, il ne soit arrivé de se poser cette terrible question qui pèse sur nos têtes à tous comme un sombre nuage, cette question décisive :

« Pourquoi l'homme est-il ici-bas, et quel est le sens du rôle qu'il y joue? Pour quoi faire y est-il..? » (JOURFRROY).

Malgré tout, on peut extraire cette idée de soi-même; on peut s'en distraire, mais s'en défaire! jamais! jamais!

La vie et la mort, la misère et la grandeur des ambitions de l'homme sont là pour le forcer à se demander *Quel est le but de la vie!*

L'indifférence est impossible.

Il s'agit de « notre tout ». Ignorer la vie, c'est tout ignorer. Vivre en paix de cette ignorance est chose contradictoire et, par le fait, impossible. Si quelques hommes, à force de distractions et d'insouciance, peuvent s'endormir dans un tel état, c'est une exception qui n'atteint pas les masses.

En effet, si l'homme tout entier doit mourir, si la vie terrestre est toute sa vie, si elle est le seul bien qu'il espère, si elle est un don qui n'implique aucun devoir en retour, dans ce cas, l'homme a le droit de s'occuper uniquement d'en jouir le plus possible; dans ce cas, son intérêt matériel passe avant tout, dans ce cas, le bonheur de la terre et tout ce qui le produit, fortune, honneurs, domination, luxe, satisfactions de tous les sens, de toutes les passions: voilà le but unique de la vie.

Au contraire, si, quand on est mort, tout n'est pas mort; si la vie n'a été donnée à l'homme qu'avec des conditions et des lois dont il lui sera demandé compte; s'il doit trouver au delà du tombeau un Juge, un Dieu, alors, son intérêt se change du tout au tout, et le but à viser est totalement opposé. Dans ce cas, ce n'est plus la vie qui importe, c'est la mort; ce n'est plus le plaisir qui passe le premier, c'est le devoir. Ce n'est plus le corps qui domine, c'est l'âme. Ce n'est plus l'homme qui est le maître, c'est Dieu.

Un abîme sépare ces deux aperçus de la vie: dans le premier cas, tout est perdu pour l'âme immortelle; dans le second, tout est sauvé.

De ces deux aperçus de la vie, quel est le vrai?

Ne pas vouloir s'en inquiéter est une chose monstrueuse.

En effet, l'homme est homme; bon gré, mal gré, il ne peut se mettre au rang des animaux.

Voilà pourquoi un genre humain sans nul souci de lui-même ou de sa destinée est aussi impossible qu'un genre humain sans idée et sans amour. La recherche de la fin ou du bonheur parfait est entrée au monde avec le premier homme et n'en sortira qu'avec le dernier.

Recommandations

S. G. MGR L'EVÊQUE DE LAVAL

recommande « ce livre bien pensé, bien écrit, et très utile à tout lecteur ».

La Voix de Notre-Dame de Chartres :

« En un temps où les aspirations des hommes au milieu desquels nous vivons s'abaissent et se détournent de plus en plus vers les jouissances matérielles, on est heureux de saluer l'apparition d'un livre bien fait pour apporter sa pierre à la restauration de l'idéal, le vrai, le seul qui convienne à notre dignité et assure notre bonheur. »

La Semaine Religieuse du Diocèse de Vannes :

« L'auteur a chrétiennement résolu cette question que les préoccupations contemporaines font trop oublier, le seul but de la vie paraissant se trouver uniquement dans la conquête d'une situation matérielle plus ou moins brillante et promettant toutes les jouissances terrestres.

C'est une illusion pernicieuse. L'auteur le démontre en établissant que le but de la vie présente est de mériter la vie éternelle, laquelle consiste à voir Dieu, l'aimer et le posséder éternellement.

Cette démonstration est faite avec clarté, avec méthode et dans une style élevé, rapide, qui enlève toute aridité à cette thèse. »

La Semaine Religieuse de l'Archidiocèse d'Auch :

« M. Claraz a écrit un livre substantiel de plus de 400 pages, dans lequel il a traité avec infiniment de charme cette question de tous les temps, de tous les pays, de tous les hommes, de tous les âges, cette question unique, nécessaire, inévitable: *le but présent et à venir de notre vie.*

« Pourquoi m'as-tu fait et que signifie le rôle que je joue ici-bas ? » Ce cri d'angoisse que Jouffroy poussait vers Dieu, dans la détresse morale qui étreignait son âme, est aussi la plainte que font entendre de nos jours des milliers d'âmes travaillées par le doute ou dépourvues de l'énergie que donnent les fortes croyances religieuses pour mener les rudes combats de la vie.

C'est pour ces âmes que M. l'abbé Claraz a écrit son livre, c'est pour elles qu'il a démontré, avec une lumineuse clarté, que toute chose a un but, que le but de toute chose est le bien, que le bien de l'homme est Dieu vu, aimé, possédé éternellement dans une autre vie, et qu'enfin le but de la vie présente est de mériter la vie éternelle. Cette vérité, toujours ancienne et toujours nouvelle, est appuyée par une série de preuves tantôt matérielles, tantôt psychologiques, présentées avec un tour original et saisissant. Les écrivains modernes, philosophes, poètes, romanciers, appelés en témoignage par l'auteur, apportent à la confirmation de cette vérité des déclarations d'autant plus irréfutables qu'eux-mêmes ont connu toutes les souffrances du doute et qu'ils n'ont pu calmer les blessures de leur âme que par la recherche persévérante ou même momentanée de Dieu, but suprême de la vie.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car Il pleure.

Vous qui souffrez, venez à Lui, car Il guérit.

Vous qui tremblez, venez à Lui, car Il sourit.

Vous qui passez, venez à Lui, car Il demeure.

Ces quatre vers de Victor Hugo, cités par l'auteur à la dernière page, sont comme le résumé, comme la synthèse de son livre : Dieu, notre consolation dans le temps et notre récompense dans l'éternité. »

La Semaine Catholique du Diocèse d'Agen

recommande le *But de la vie* en reproduisant l'article précédent qui analyse l'ouvrage avec compétence.

Je viens offrir mes compliments, mes félicitations les plus sincères au nouvel écrivain qui vient de se révéler en nous donnant le *But de la Vie*. Le plan du livre, le style, les pensées développées, parfois neuves et originales, dénotent un auteur entendu et dans la littérature, et dans la philosophie et dans la théologie.

F. P.

Votre ouvrage intitulé: *Le But de la vie*, vous a valu pas mal d'éloges. C'était justice. Le sujet était difficile et votre livre est substantiel, plein de charme, riche en preuves irréfutables et présentées avec un tour original et saisissant. La lecture, en étant attrayante, sera doublement profitable.

Vous peignez les besoins de l'âme en évoquant les angoisses, les doutes, les souffrances des romanciers, des poètes, des moralistes et des philosophes: hors de Dieu, se trouvent le trouble et l'ennui; en Dieu on rencontre le repos, le bonheur.

Caussens, par Condom

H. C.

L'Écho de Belleville (N° du 24 septembre):

Ce sont les idées qui gouvernent le monde; on est ce que l'on est *par ce que l'on pense.*

Voir est la première nécessité de l'âme; *voir* est son premier bien. *Ne pas voir* est son plus grand malheur. *Voir mal* est son plus grand danger: l'ignorance est certainement la source première et principale du mal.

Ce nouveau livre que nous offrons au public est une véritable *effusion de lumière et de chaleur* sur le but de la vie, l'*unique question* qu'il nous importe de bien connaître, parce qu'elle est *notre tout.*

L'admirable livre que nous présentons à nos lecteurs est un de ceux qui méritent les recommandations les plus vives, un de ceux que tout chrétien devrait lire et relire et sérieusement méditer. Il offre la seule solution possible à cette redoutable question qui a tourmenté tant de nobles intelligences si tristement éloignées de la foi: *Quel est le but de la vie? Que sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous? Pourquoi la vie? Pourquoi la douleur? Pourquoi la mort? Devons-nous un jour rendre compte de nos bonnes et de nos mauvaises actions? Prenant en main le double et consolant flambeau de la saine raison et de la vérité chrétienne, le savant auteur de cet ouvrage plein de charme et d'opportunité, chasse les ténèbres du doute, détruit les pitoyables arguments du matérialisme ancien et moderne et établit triomphalement ces grandes thèses: *Toute chose a un but. Le but de toute chose est: le bien. Le bien de toute chose est: Dieu seul. Le bien ou bonheur parfait de l'homme en particulier, c'est Dieu vu, aimé, possédé éternellement dans une autre vie. Le but de la vie présente est de mériter la vie éternelle.**

N'allez pas croire que ce livre soit d'une philosophie aride et rebutante. Écrit en un style

riche et coloré, il a tous les attrait d'un suave poème. Nous souhaitons ardemment sa diffusion; nous voudrions surtout qu'il tombât sous les yeux des incrédules de bonne foi qui, bientôt épris de sa lumineuse et solide doctrine, abandonneraient sans hésitation leurs décevantes rêveries et entreraient courageusement, Dieu aidant, dans la voie du salut.

(Semaine Religieuse de Fréjus et Toulon.)

Ce livre, qu'un concert d'éloges vient d'accueillir dans la presse catholique, sera très utile aux prêtres qui auraient à prêcher des retraites aux hommes. L'auteur y montre que l'homme, pour atteindre ses fins dernières, peut se passer de beaucoup de sciences humaines, mais qu'il ne peut pas se dispenser de savoir d'où il vient, où il va, ce qu'il est, pourquoi son passage sur la terre, pourquoi la douleur, pourquoi une religion, pourquoi le devoir, pourquoi une vie éternelle....

(Semaine Catholique de Pamiers.)

On a pu reprocher à notre époque non sans quelque raison, d'être trop fertile en productions littéraires. Hélas! parmi tant de livres qui paraissent, combien n'ont qu'une éphémère durée! Combien d'autres, avortés en naissant, sont condamnés à n'être pas lus! C'est que la plupart ne sont pas des livres pensés, par conséquent mûris par la réflexion et le travail, et ils ne résistent pas à l'épreuve de la critique ou du temps.

Voici, au contraire, un jeune auteur qui nous donne un ouvrage fortement pensé, et dont l'importance portée n'échappera pas aux esprits sérieux. La réponse du « But de la Vie »: telle est la réponse précise au problème angoissant que s'est posée l'humanité dans tous les temps.

La psychologie, l'analyse, l'induction, le grand livre de la nature, l'autorité des témoignages, philosophes païens, saintes Ecritures, savants modernes et littérateurs contemporains, Pascal, Th. Jouffroy, Lemaître, Victor Hugo, Musset lui-même, telles sont les assises sur lesquelles le savant auteur établit sa thèse avec une logique puissante et indiscutable.

Au milieu de tant d'écrits superficiels, ce livre arrive bien à son heure pour combattre le scepticisme ambiant, et affermir dans les âmes le sentiment supérieur de l'au-delà. Nous lui prédisons un vrai succès car il le mérite.

(Semaine Religieuse d'Oran.)

REVUES RECOMMANDÉES

L'ÉCHO D'AFRIQUE

Bulletin illustré, publié par les soins de la Société de Saint-Pierre Claver, pour les missions africaines; paraissant tous les mois, par numéro de 12 pages, grand in-8°. Prix d'un abonnement d'épreuve (demi-année): 1 fr. — Colonies et Étranger: 1 fr. 25.

Prix de l'abonnement annuel: 2 fr. — Colonies et Étranger: 2 fr. 50.

On s'abonne à l'Écho français: Paris, rue de Fleurus, 31, bureau de l'« Écho d'Afrique » ou à la librairie de l'œuvre de Saint-Paul, rue Cassette, 6, et rue de Mézières, 14.

à l'Écho polonais: Cracovie, Starowislna, 3 (Galicie).

à l'Écho allemand: Salzbourg, rue de la Trinité, 12 (Autriche).

à l'Écho italien: Trieste, via dei Fabbri, 7 (Autriche).

Le numéro d'épreuve, qui vient de paraître, sera donné ou envoyé gratis et franco à qui le demandera.

Sommaire ou numéro d'épreuve: Lettre de S. E. le Cardinal Rampolla, à Madame la Comtesse M. Th. Ledochowska, directrice générale de la Société de Saint-Pierre Claver pour les missions africaines. — Lettre de S. E. le Cardinal Ledochowski, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande à la même. — A nos lecteurs. — Nouvelles des missions: lettres du P. Müller, du P. Trilles, du P. Bricet, des Sœurs de Notre-Dame de Namur. — Illustration: P. Savary et les enfants de chœur de Landana. (Congo portugais).

L'Écho d'Afrique, qui paraît depuis dix ans en allemand, depuis plusieurs années en polonais et en italien et aujourd'hui en français, est l'organe de toutes les Congrégations missionnaires qui évangélisent l'Afrique, et que la Société de Saint-Pierre Claver secourt par tous les moyens possibles, surtout par les dons que ses lecteurs lui envoient spontanément.

Il s'adresse à toutes les nations de l'Europe, car elles toutes ont des fils qui combattent sous l'étendard du Christ en Afrique, mais la France entre elles toutes a plus de droit que toute autre de suivre d'un oeil maternel la belle campagne de l'évangélisation de l'Afrique, puisque c'est elle qui engendre la plus grande partie de ces apôtres héroïques, qui vont apporter au péril de leur vie, la délivrance et le salut aux peuples du continent noir.

C'est pourquoi nous espérons que nos chers lecteurs français accueilleront avec bienveillance cet Écho d'Afrique qui ne fera pas concurrence aux Bulletins que publient les différentes Congrégations missionnaires, mais bien au contraire fera connaître toutes ces sociétés et leur gagnera des prières, des aumônes et même des vocations.

Le petit volume et le bon marché de l'Écho d'Afrique le mettent enfin à la portée de toutes les classes, autant de celles qui ont peu de loisirs que de celles qui veulent peu dépenser, et nous prions nos lecteurs de le propager et de prendre part de cette manière à l'apostolat de la Société de Saint-Pierre Claver, l'auxiliary des Missions d'Afrique.

LE BON ANGE DU PENSIONNAT

DE L'ÉCOLE ET DU CATÉCHISME

Sous le Patronage de Marie Immaculée.

Deux éditions: l'une pour jeunes gens, l'autre pour jeunes filles. — Publication mensuelle. Chaque N° comprend: 16 pages compactes in-8°, gravure et couverture de couleur. L'abonnement annuel: Prix fort 2 fr. 50. Net 0, 75. — 50 abonnements à la même adresse: 35 fr. — 100 idem: 60 fr. (Un N° spécimen est envoyé gratuitement sur demande.)

Il existe un grand nombre de publications périodiques pour l'instruction, l'amusement ou l'éducation de la jeunesse, aucune pour sa direction morale et sa persévérance dans la vertu. Combien

cependant l'écolier n'a-t-il pas besoin d'être éclairé, guidé, stimulé pour combattre sans relâche ses inclinations mauvaises et orienter sa vie dans le sens de l'Évangile! L'esprit chrétien, c'est l'indispensable sauvegarde du jeune étudiant à l'époque tourmentée que nous traversons; et c'est, hélas! ce qui lui manque le plus.

Organe d'une Association de la jeunesse qui a reçu à Rome les plus précieux encouragements, le *Bon Ange* pourra devenir un utile auxiliaire du directeur pour la formation des élèves à la véritable piété. Nous n'aurons garde de sermonner les enfants; mais nous espérons les intéresser et les *gagner*: ce sera toujours au profit de leurs études et de leur progrès moral.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 septembre au 15 octobre 1899.

France.



GRENOBLE: S. G. Mgr Fava, Evêque de *Grenoble*.



AIX: M. le chanoine Pierre Bonnard, *Orgon*.
 CONSTANTINE: Monseigneur Millot, *Constantine*.
 GAP: M. le chanoine Lépine, *Gap*.
 LAVAL: M. l'abbé Ricosset, *St-Léger*.
 MOULINS: Frère Servulus, convers, *Sept-Fonds*.
 — Frère Barnabé, convers, *Sept-Fonds*.
 NICE: M. le chanoine Pierre-Joseph Pons, curé-doyen de Saint-Jean-Baptiste.
 ST-CLAUDE: M. l'abbé Vermillet, *St-Claude*.



ANGERS: Sœur Marie-Agnès, *N.-D. des Gardes*.
 ORLÉANS: Sœur Marie de Borgia, de la Visitation, *Orléans*.



AIX: M^{mo} Bernard, *Aix*.
 — M^{lle} Louise Bernard, *Aix*.
 AJACCIO: M. François-Antoine Bellini, *Carbuccia*.
 — M^{mo} Toussaint Berrelli, *Carbuccia*.
 — M^{mo} Marie Berrelli, *Carbuccia*.
 — M. Pierre-Jean Antonelli, *Carbuccia*.
 BESANÇON: M^{lle} Emilie Piquet, *Vesoul*.
 CAMBRAI: M^{lle} J. Tonnelle, *Lille*.
 DIJON: M^{lle} Lempereur, *Recey-sur-Ource*.
 FRÉJUS: M^{lle} Chauvin, *Toulon*.
 — M^{mo} Pélissier, *Toulon*.
 — M^{lle} Marie Grinelli, *Toulon*.

LYON: M^{lle} Jeannette Ponchon des Gaudets, *Villié-Morgon*.

— M^{mo} Épitalon, *Saint-Étienne*.

MARSEILLE: M^{mo} V^{ve} Aubain, *La Ciotat*.

— M. Thomas Mandonnet, *Marseille*.

— M. Vincent Olliva, *Marseille*.

— M. François Costanzo, *Marseille*.

— M^{mo} V^{ve} Provençal, *Marseille*.

— M. Alfred-Marie-Pascal Olive, *Marseille*.

NICE: M. Thouvenel, *Nice*.

— M^{mo} la Baronne Eugène d'Argenton, *Grasse*.

ORAN: M^{mo} Prat, *Oran*.

— M. Col, *Oran*.

— M. Grillet, fils, *Mostaganem*.

— M. Ch. Rousson, *Oran*.

— M^{mo} Reilhac, *Oran*.

— M. Touzet, *Oran*.

— M^{mo} Jacques, *Oran-Eckmühl*.

PARIS: M^{mo} V^{ve} Edmond Aubé, *Paris*.

— M^{mo} Ferrant, *Paris*.

TARBES: M. Pierre Soumireux, *Lourdes*.

RENNES: M. Tortellier, *Moulins par Piré*.

TOULOUSE: M^{mo} Gensac, *Grenade-sur-Garonne*.

— M^{lle} de Sarrieu, *St-Pierre*.

VALENCE: M^{mo} V^{ve} N. Bernard, *Romans*.

Étranger.



BELGIQUE: M. l'abbé O. M. C. D'Hooghe, *Zèle*.

CANADA: M. l'abbé Rouxel, *Montréal*.

SUISSE: M. l'abbé Charles Dosenbach, *Reinach*.



BELGIQUE: Mère Elise T'Rint, prieure, *Berlaymont*.



CANADA: M. Flavianus Marceau, *St-Romain de Winslow*.

— M^{mo} Eloi Plante, *Québec*.

— M. Coté, *Charlesbourg*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être toujours adressées à DON ROUSSIN, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire.

Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Société salésienne. Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se font un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Author. ecclésiast. - Gérant JOSEPH GAMBINO
 1899 - Imprimerie salésienne.